
au CONGO

Une partie de pêche

Une partie de pêche
au Congo



Ce n'est pas la pêche au crocodile, une chasse à l'hippopotame, toute une flotille de pirogues glissant sur le fleuve roi, mais un croquis congolais esquissé en pleine brousse près d'un poste de Mission.

Point non plus de bataillon noir armé d'engins de conquête, mais une gracieuse envolée de négrillonnes, souples et vives dans l'animation d'une de leurs plus belles journées de

fête. Car elles sont folles de la pêche les petites Congolaises, et il ne saurait y avoir plus belle récompense que de leur accorder une de leurs promenades favorites !

Nous voici donc à Nouvelle-Anvers, déjà bien loin dans la " remontée " du fleuve ! Mais avant de suivre les fillettes vers une partie de plaisir, n'est-il pas opportun de rappeler ici, quand et comment les Franciscaines Missionnaires de Marie arrivèrent au Congo ?

* * *

Ce fut en 1896. — La vaste colonie belge, alors propriété personnelle du roi Léopold II, s'ouvrait à elles dans toute la sauvage grandeur qui avait frappé Stanley moins de vingt ans auparavant, alors que le grand explorateur fouillait le centre de l'Afrique, s'y heurtant

à toute une peuplade de tribus grossières, hostiles et même cannibales.

Le voyage d'Anvers à Banana s'était fait en paquebot, puis il avait fallu de suite prendre contact avec la vie missionnaire et les surprises qu'affrontent les pionniers de la civilisation, ou mieux encore ceux de l'Evangile. Le petit vapeur qui remontait le fleuve jusqu'à Boma prit à son bord le premier essaim de Franciscaines Missionnaires de Marie et glissant entre les bancs de sable et les récifs, s'y accrochant parfois, il conduisit les Religieuses jusqu'à Boma.

Quelques usines et factoreries, ci et là des groupements de chimbecks, de loin en loin une petite chapelle de Mission... c'était tout ce que la première vague européenne avait

apporté jusqu'alors dans ces régions sauvages.

Mais Boma n'était pas le but final du voyage des Franciscaines Missionnaires de Marie. Envoyées par le Cardinal Goossens, archevêque de Malines, les huit Religieuses étaient destinées à Nouvelle-Anvers, un poste alors en friche, où les Pères des Missions de Scheut avaient planté la croix en 1889.

C'est surtout après Matadi que le voyage devint typique : il fallut connaître la vie des caravanes, la longue file de 2 et 300 porteurs refusant d'avancer ou bien disparaissant parfois avec leur charge, seul espoir de la fondation... Puis la route à pied au milieu de mille difficultés, le passage des gués, le campement sous la tente, et la nuit l'approche des fauves ! Mais guidées par leur vaillante Supérieure,

Mère Marie du Bienheureux Rizier, qui pendant vingt-trois ans se dévouera jusqu'à se qu'elle tombe sur la brèche, les Religieuses avancèrent. La pensée des âmes qui les attendaient là-bas fortifiait leur courage et les entraînait d'autant plus que la route se faisait difficile.

A Léopoldville, Mgr Van Ronslé les accueillit paternellement et voulut diriger lui-même la fin de l'expédition.

Si le voyage avait été pénible jusque-là, que dire de l'épreuve qui attendait les Franciscaines Missionnaires de Marie au début de leur nouvelle étape ! Trois semaines de voyage les séparaient encore de Nouvelle-Anvers, il semblait que maintenant le but était proche... mais voilà qu'un premier sacrifice sépare en

deux le groupe des fondatrices : 4 partiront avec Monseigneur et 4 attendront à Berghe Sainte-Marie une nouvelle occasion de remonter le fleuve...

Le bateau de la Mission, ayant à son bord le Vicaire Apostolique et les Religieuses, n'avait pas fait trois jours de voyage qu'il revenait lentement à son point de départ, rapportant un cadavre ! Sœur Marie-Gaudenzia était morte terrassée par les fièvres.

Comme le soldat blessé alors qu'il monte à l'assaut, la petite Sœur était tombée face à la bataille. Elle n'avait pas eu le temps de connaître le champ de son apostolat, mais serrant amoureusement son crucifix, elle avait offert sa vie pour les noirs, réalisant pleinement sa vocation de victime. Maintenant Nouvelle-

Anvers était payée, les fondatrices allaient trouver la route libre.

* * *

L'installation ne fut pas chose facile. Cabane en pisé, absence du matériel le plus élémentaire, voisinage des fauves, et ce qui plus est, des anthropophages qui rôdaient farouches autour de la Mission, fièvre ardente ou sournoise, minant les forces, privations de toutes sortes, c'était la part des Missionnaires. Mais en revanche, le grain était semé à pleines mains, et un jour viendrait où la moisson récompenserait au centuple le labeur de l'apôtre.

Moins de deux ans après cette fondation, c'était Boma qui recevait les Franciscaines Missionnaires de Marie. Là encore, le succès

des œuvres si prospères aujourd'hui fut édifié sur les bases solides d'une longue patience et d'un dévouement généreux. Puis, jalonnant le grand fleuve, l'Institut occupa successivement les postes missionnaires de Saint-Gabriel aux Falls en 1900, Stanley-ville en 1906. Léopoldville en 1907, Banana en 1909, Basoko en 1913. Entre temps, il avait poussé une pointe à San Salvador, au Congo Portugais en 1908 et au Congo Français, à Saint-François de l'Alima, en 1910.

Hôpitaux, dispensaires, lazarets de dormeurs, de varioleux, léproserie même (car c'est de tradition pour des Franciscaines), toutes les souffrances physiques trouvèrent leurs asiles et leurs infirmières. N'est-ce pas le plus souvent en soignant les corps que l'on guérit les âmes ?

Ce furent aussi les œuvres de l'enfance, la

Goutte de lait, la Crèche, où les tout petits balbutient dans leur "*Swahili*" le nom de JÉSUS. Ce sont les écoles, les orphelinats, les ateliers, voire même une *imprimerie*, où la jeunesse apprend les principes qui feront le foyer chrétien de demain.

Enfin les catéchuménats, les ateliers de femmes, où les adultes trouvent eux aussi, avec la vérité, l'ascension morale qui élèvera le niveau de la race.

Maintenant que le beau labeur missionnaire est esquissé, la "partie de pêche" reprend sa place à l'ordre du jour !

* * *

Nous sommes en juin, le Congolais frissonne, le temps couvert semble présager la pluie,

mais si dans l'après-midi un rayon de soleil paraît, les nègres ne résistent pas au plaisir du bain quotidien. Peu à peu les arbres jaunissent, se dépouillent, mais tandis que la terre se couvre d'un épais tapis aux chaudes teintes cuivrées, un beau feuillage vert sombre a reformé les dômes de verdure.

C'est le moment du travail en la forêt : les petites orphelines abattent branches et taillis, les mettent en fagots et les entassent. Plus loin, elles disposent autour des orangers, des manguiers, les bottes d'herbe sèche destinées à amortir la réverbération du sol et à retenir quelque peu l'humidité, mais le labeur n'est pas si absorbant que l'une ou l'autre n'arrive à se faufiler jusqu'au piège à poisson disposé dans un ruisseau ou marécage voisin.

Pouquoi, en effet, manger la *chikwangue* seule, alors que le *mokonga* abonde ? . . .

Déjà les eaux du fleuve se sont retirées, les hautes herbes de la rive et des nombreux îlots émergent jusqu'en dessous des racines, dans la vase gluante que peuple la gent aquatique.

Depuis quelques jours, des chuchotements se font entendre entre les bancs de la classe et les métiers de dentelle : " *Mai makoki, samaki mingi !*. . . Les eaux sont basses, poissons beaucoup. "

Une petite externe manque. . . où est-elle ?

Oh ! c'est la saison, elle est allée à la pêche avec sa mère ou ses amies !

Aussi, un matin, est-ce sans grande surprise

que la maîtresse voit s'approcher une délégation des notables de la classe :



" *Mamélo,* la forêt s'assèche... les femmes mariées prennent beaucoup de poissons... Quand passerons-nous, nous aussi, la rivière pour en chercher ?... "

— Eh bien ! soit, pour demain ! "

Les " *mèrcci Mamélo* " pleuvent joyeux ! Et le lendemain, dès la première heure, le quartier des fillettes est dans une animation indescriptible. C'est à qui trouvera au plus vite son *linsinga* (panier à poissons qu'elles font avec des lianes, ou à son défaut quelque vieille casserole ou une grande boîte à conserves trouée ; il ne faut pas être difficile. Quant au menu du dîner, coupant la partie de plaisir, il sera frugal : des *chikwangues*, un flacon d'huile et un peu de sel Les pêcheuses n'ayant pas le temps de s'occuper de popote, le festin aura lieu le soir au retour.

Les préparatifs terminés, les fillettes ôtent, leur pagne, s'attachent autour des reins *kifungatumbu* (petit jupon), un autre sous les bras, et

courent vers la rive où les pirogues sont amarrées. Après une fervente prière à l'Ange gardien, elles s'embarquent lestement et les voilà parties, pagayant joyeusement au rythme de leurs plus beaux chants indigènes.

Ces mélodies sont pour la plupart des improvisations suscitées par un sujet passionnant, un événement nouveau et adaptées à des airs du pays.

Une première chanteuse lance une idée !... Le chœur tressaille, s'empare de la phrase entière ou de sa finale et module en cadence l'entraînant refrain avec un ensemble parfait, souvent même à deux parties très bien harmonisées. Une autre fillette, également inspirée, chante à son tour, le chœur reprend avec une vivacité croissante. Une troisième, une qua-

trième improvisent... Bientôt les regards s'animent, les imaginations s'échauffent, les idées nouvelles pétillent, les refrains se précipitent, le chant devient vibrant, l'émotion est à son comble. C'est presque du délire !

Voici un spécimen de ces exubérantes improvisations :



1er solo :

Iye, mai makoki iyece ! ..
Chœur. Bandeko !

Quelle surprise, les eaux sont basses !
iye : surprise ; *iyece :* extrême.)
Chœur : Amies !

2ème solo :

Iye, mbisi mingi iyece !
Chœur. Bandeko !
Iye, mai makoki iyece ! . .

Refrain :

Yaka kuluka mboto, Bandeko !
Io, io, mboto ! io !

— 2 —

Wapi bwatu bwa ngai ?
Bandeko !
Wapi yabisu nkai ?
Bandeko !
Wapi bwatu bwa ngai ?
Bandeko !
Yaka kuluka mokonga, Bandeko !
Io, io, mokonga ! io !

— 3 —

Pesa lisinga noki,
Bandeko !
Luka samaki mingi
Bandeko !
Pesa lisinga noki,
Bandeko !
Yaka kuluka mongusu, Bandeko !
Io, io, mongusu ! io !

— 4 —

Lala lidjiba ko,
Bandeko !
Kata, kata nsolu,
Bandeko !
Lala lidjiba ko,
Bandeko !
Yaka kuluka mbenga, Bandeko !
Io, io, mbenga ! io !

Quelle surprise ! il y a beauoup de poissons !
Chœur : Amies !
Quelle surprise, les eaux sont basses !
Chœur : Amies !
Venez chercher du *mboto*, Amies !
Oui, oui, du *mboto*, oui !

— 2 —

Où est ma pirogue ?
Amies !
Où est notre pagaie ?
Amies !
Où est ma pirogue ?
Amies !
Venez chercher du *mokonga*, Amies !
Oui, oui, du *mokonga*, oui !

— 3 —

Donnez vite le panier,
Amies !
Cherchez beaucoup de poissons.
Amies !
Donnez vite le panier,
Amies !
Venez chercher du *mongusu*, Amies !
Oui, oui, du *mongusu*, oui !

— 4 —

Faites donc un puits,
Amies !
Coupez, coupez les herbes.
Amies,
Faites donc un puits,
Amies !
Venez chercher du *mbenga*, Amies !
Oui, oui, du *mbenga*, oui !

— 5 —

Iye ! mbisi yango ena !
Bandeko !
Ndetolei libongo, elengi be,

Bendeko !
Iye ! mbisi yango ena,
Bandeko !
Yaka kuluka monganza, Bandeko !
Io, io, monganza ! io !

— 6 —

Nzambe abenisi bisu,
Bandeko !
Bisu, bana ba Nzambe,
Bandeko !
Nzambe abenisi bisu,
Bandeko !
Yaka kuluka mpoka, Bandeko !
Io, io, mpoka ! io !

— 7 —

Bisu todjwi ekolokoso !
Bandeko !
Binu bodjwi ekurukulu,
Bandeko !
Bisu todjwi ekelekeke !
Bandeko !
Yaka kulia lopeke, Bandeko !
Io, io, lopeke ! io !

— 5 —

Quelle surprise, voici du poisson !
Amies !
Nous mangerons du *libongo*
excellent,
Amies !
Quelle surprise, voici du poisson !
Amies !
Venez chercher du *monganza*, Amies !
Oui, oui, du *monganza*, oui !

— 6 —

DIEU nous a bénies,
Amies !
Nous sommes les enfants de DIEU !
Amies !
DIEU nous a bénies,
Amies !
Venez chercher du *mpoka*, Amies !
Oui, oui, du *mpoka*, oui !

— 7 —

Nous avons trouvé du *ekolokoso*,
Amies !
Vous avez trouvé du *ekurukutu*,
Amies !
Nous avons trouvé du *ekelekeke*,
Amies !
Venez manger du *lopeke*, Amies !
Oui, oui, du *lopeke* (1), oui !

(1) Les termes : *mboto, ngolo, mokongo, mongusu, mbenga' monganza, libongo, mpoka, nina, nsumbe, ekolokoso, churukulu, ekelekeke, lopeke*, désignent différentes espèces de poissons. Les enfants connaissent par leur nom et à première vue, au moins une cinquantaine d'espèces de poissons dont pullulent les eaux du fleuve.

Et les couplets s'égrènent à l'infini !

Cependant, les nombreuses pagaies frappant les ondes, marquent d'un mouvement d'ensemble extrêmement régulier, le rythme du chant et font glisser rapidement les pirogues à la surface des eaux.

Les immenses forêts vierges, qui bordent la rive, répètent dans leurs profondeurs mystérieuses, en un lointain écho, les dernières notes jetées au vent.

Enfin la bande joyeuse atteint le but ; aucune ne perd son temps. Les embarcations sont attachées aux arbres riverains ou lancées dans un fouillis de branchages. Les ardentes pêcheuses sautent à l'eau, se fraient un chemin dans la vase, parmi les herbes et font un grand puits de 3 à 4 mètres de long sur 2 ou 3 de large,

relié au fleuve au moyen d'un petit canal. L'eau du fleuve s'y précipite et le remplit jusqu'au bord. Alors commence un travail des plus excitants. Le poisson très abondant est capturé, mais il faut le saisir, et pour cela assécher le puits ! Les rigoles sont bouchées, les négrillonnes, munies de paniers ou de récipients quelconques se mettent, avec une patience " de nègre " à vider le fameux réservoir ; le poisson reste au fond ou est pris dans les paniers !

Pendant ce temps, les plus jeunes ou les plus débiles vont faire la pêche à leur manière : munies d'un grand couteau, elles glissent le long des rives et dénichant le poisson enlisé dans la vase, le recueillent dans leur *lisinga*.

Quelquefois, un troisième groupe se forme

qui pratique la pêche au moyen d'un *elongo* (nasse en fibres de liane) ou en bambou, rudimentaire peut-être, mais qui n'a rien à envier aux engins de pêche confectionnés en Europe ; le poisson congolais s'y laisse prendre avec la même naïveté que de la Meuse ou de l'Escaut. Dix, vingt, trente de ces nasses barrent parfois la rivière et les mille cris de joyeuse surprise révèlent la joie des propriétaires à la relevée des paniers.

Hélas ! le soleil descend à l'horizon, l'eau devient fraîche. Les petites négresses frissonnent, il faut quitter le jeu !

De la véranda du couvent, d'où la vue s'étend superbe sur le large fleuve, bordé de majestueux palmiers, de bosquets fleuris et de verdoyantes pelouses, les Missionnaires les voient revenir.

Légères comme des mouettes, les gracieuses pirogues glissent presque sans bruit sur les eaux paisibles du soir. Les petites, de loin, aperçoivent leurs *Mamélos*, la joie accélère le mouvement des pagaies. Encore quelques minutes, le temps d'amarrer, et les voilà courant, couvertes de boue grasse de pied en cap, mais l'œil pétillant de vie. Sur la tête crépue, elles portent en triompbe, la fameuse boîte en fer remplie de gros et beaux poissons, au bras le panier non moins richement pourvu. A elles de raconter, avec cette volubilité propre à la race, les incidents divers de l'expédition. Aux *Mamélos* de s'extasier, d'admirer...

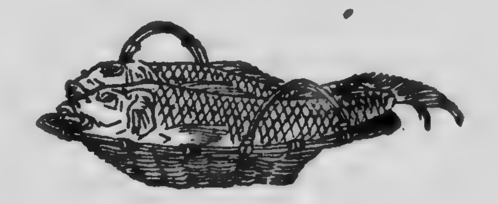
Cependant le froid, la faim les pressent vers l'âtre où le bois crépite déjà dans les nombreux petits feux préparés. Vite, encore une large feuille pour y mettre quelques poissons des

plus beaux, "*matabiche* pour *Mamélo*" et les voilà qui repartent joyeusement... Le festin est des plus gais là-bas, l'animation est à son comble. Les cœurs s'ouvrent et aussi les petites mains, car pour apprendre aux enfants à pratiquer la charité, les Sœurs passent entre les rangs, quêtant du poisson pour les pauvres malades, retenus dans les *chimbecks* du petit hôpital.

Longtemps la fête se prolonge, mais les fillettes sont épuisées de fatigue. Demain, les *Mamélos* devront fermer les yeux quand les petites têtes noires retomberont dans un lourd sommeil sur leur cahier ou leur métier à dentelle. Réveillées, elles diront :

"Moi, fatiguée beaucoup, sommeil beaucoup..."

Pauvres petites, pour cette fois, dormez tranquilles !



Je croque



Entendons-nous : " Je croque ", est une manière de parler. " J'ai croqué ", serait plus exact. Je croquerais encore, certes, si j'en avais l'occasion. Pourtant, je suis l'être le plus inoffensif du monde, je n'ai qu'à me présenter pour inspirer confiance ! Mon nom ?... Kodak, voilà la meilleure recommandation, car je me flatte d'avoir des parents sous toutes les latitudes; la terre entière est mon empire, le soleil mon agent principal, la lune me prête ses rayons, les éclairs même m'obéissent.

Quelques renseignements sur ma personnalité ne seront peut-être pas sans intérêt : peau de chagrin, œil unique — chez moi, c'est de l'élégance, — cerveau ténébreux, mais aux conceptions lumineuses ; prédominance des images sur les spéculations de l'esprit, sensibilité extrême rectitude mathématique, précision dans le but, rapidité d'exécution. Voilà mes facultés caractéristiques, et j'en passe.

De plus, je fournis de précieux documents. Faut-il relever une inscription, saisir le relief d'une statue, le clair-obscur d'un tableau ? c'est mon affaire ; j'ai une vue de lynx, je perçois le moindre détail. Et puis, je croque, je croque... sans acception de personnes, jeunes et vieux, héros et criminels, grands hommes et... les autres, tout m'est bon.

Mais voilà, oh ! ironie de la destinée ! avec de pareils talents, je suis relégué depuis des mois sur une étagère de *Procure des Missions*, entre des pièces d'étoffe fleurant la muscade et de vieux bouquins en lambeaux, rongés par les mites. En face de moi, — ma Procure est doublé d'un Musée de Missions, — une vitrine peuplée de toutes les plus abominables idoles : bouddahs, poussahs du monde. Au fait, je pourrais les croquer. Non, décidément, ils ont trop l'air de se moquer de moi avec leur sourire béat et leurs yeux fixes : mieux vaut me draper dans ma dignité. Tant pis pour eux, ils y perdront !... un matin pluvieux, ne voulurent-ils pas, pour me distraire, me raconter des histoires de leurs patries respectives !... Ce n'étaient que sorciers, pratiques cruelles, esprits malfaisants !... Je ne voulus

rien entendre et, depuis ce jour, j'ai voué une sincère abomination à ces pays barbares. Certes, la vue des sauterelles, lézards, serpents, araignées gigantesques qui viennent de là-bas, dans des bocaux, n'est pas faite pour changer mes sentiments. L'idée seule de me trouver en face d'un de ces monstres me glace d'effroi. Ah ! bien que j'habite une antichambre de Mission, comme ils disent je ne me sens guère la vocation apostolique.

De ce côté, heureusement, il n'y a rien à craindre... Personne ne pense à moi, personne !... J'en ai bien quelquefois un peu le *spleen*, mais bah ! vive le *farniente*, la douce quiétude de ma Procure !

C'est le domaine d'un ex-Missionnaire qui fut jeune voilà beau temps ; on l'appelle

" Procureur " naturellement. Lui, il en avale des mille et un soucis sur les vingt-quatre heures du cadran !... Que voulez-vous, affaire de métier !... La torture commence dès le matin, à l'arrivée du courrier. Pas une seule fois il ne termine la lecture de ses grimoires sans jeter les papiers à terre, et des yeux désespérés vers les rayons de ses armoires. Alors, sur un ton mineur, commence la lamentable litanie : " Du coton, des chapelets, une poële à frire, de l'iodoforme, des casques, un bréviaire, du goudron, un toit de zinc, du savon, du tabac, une cloche, une motocyclette, un aéro !... Où veulent-ils que je prenne tout cela ?... " Voilà à peu de chose près le refrain que j'entends plusieurs fois par semaine.

I

Aujourd'hui, légère variante : mon Procureur lit une lettre à mi-voix, y aurait-il du nouveau ?

" ...Dans le but d'exciter l'intérêt en faveur de ma Mission si nécessiteuse comme vous le savez, on me conseille d'envoyer de temps en temps des articles à *L'Echo de la Brousse.* J'y souscris de grand cœur, mais hélas ! des illustrations sont, paraît-il, indispensables, et sans *Kodak* que peut-on faire ? "

Tiens ! mon nom, cela devient intéressant !

" ...N'y aurait-il pas par hasard sur les rayons de votre Procure un appareil inutilisé et utilisable ? "

Quoi ? Qu'est-ce qu'il veut en faire ?

" ...Envoyez-le moi au plus tôt, ce serait faire œuvre urgente d'apostolat, et vous pouvez compter sur ma plus vive reconnaissance. "

C'est qu'il est capable de se laisser toucher mon Procureur ! Pour ses Missions, que ne ferait-il pas ?... Un peu de diplomatie, tenons-nous coi, sûrement, il ne nous verra pas... Pourtant mon angoisse augmente... Mais non, rassure-toi, Kodak, tu n'es bon à rien, tu n'as pas d'expérience, d'endurance, de persévérance...

Ah !... Oh !... qu'est-ce qui m'arrive ?... Père Procureur, pitié ! je... j'ai... je n'ai jamais voyagé !... je ne suis pas missionnaire... Oh !... cette caisse... un tombeau !... La paille m'aveugle, m'égratigne, les ténèbres s'épaississent...

Tap ! tap ! tap !... on cloue mon cercueil... je suis... en... terré... vif !.

II

Une bouffé d'air, du jour, où suis-je ?... la vie revient lentement... la paille s'écarte...



[illegible]

on me saisit brusquement, est-ce une main, une griffe ? ·

" Attention, fais donc attention, Bakaria, un appareil ! un *Kodak* ! un trésor !

Ah bah ! on sait mon nom par ici ? Pas si sauvage alors ! Mais qui sont ces gens-là, noirs comme la suie, des poussahs vivants peut-être ? ils vont me massacrer !.. Au secours !

Tiens, un Blanc, l'espoir renait... C'est qu'il ressemble étrangement à mon Procureur celui-là : soutane, grande barbe, croix à la ceinture... il doit venir de chez nous sans doute. Vivement, il dépose les quelques douzaines de paquets retirés de la caisse il me prend... avec quelles précautions !... Il me retourne. Bon, à présent, " Mon Père " presse un bouton ; je m'étends

avec délices, mes crampes se dissipent... " Mon Père " m'examine minutieusement... profitons-en pour faire un brin d'inventaire.

Etrange maison ! chez nous cela s'appellerait une étable. Des murs qui tiennent debout par la force de l'habitude, le toit, un immense chapeau de paille. Puis, là-bas, dans un coin, j'aperçois d'étranges bestioles, proches parents de celles qui baignaient dans l'esprit de vin chez mon Procureur.

Et ce mobilier ! une table, sièges, bibliothèque, rien que des caisses !... Serait-ce du style cubiste par exemple ? Oh ! ces missionnaires, quels originaux !... On ne m'avait pas trompé.

Mon Blanc paraît plus content de son inspection que je ne le suis de la mienne ! Un soupir

de satisfaction s'échappe de ses lèvres. Je suis flatté !

" Ah ! mon ami. "

Il m'appelle son ami, que veut-il de moi ?... Pourquoi m'a-t-on fait venir ici enfin ?...

" Ah ! mon ami, nous allons faire du bon travail ensemble. "

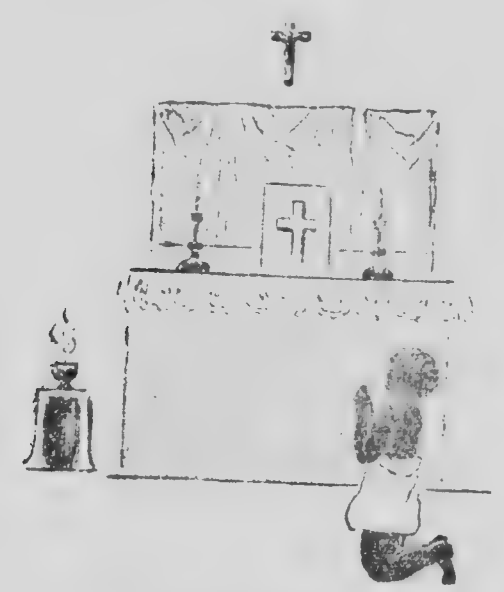
On verra.

" Mes pauvres enfants de la brousse, ils t'attendaient !... J'ai fait prier les plus petits pour t'obtenir !... A présent, tu vas les sauver tous ! "

Je ne comprends pas.

Puis avec transport : " Oh ! mon Kodak !

DIEU soit loué ! tu es là, tu m'aideras. Te voilà missionnaire ! »



Missionnaire ! ça y est, il fallait s'y attendre... voilà donc ce qu'ils ont décidé ! Je

suis bien chez les sauvages, en Afrique, moi qui croyais avoir fait un mauvais rêve... Ah ! si je pouvais seulement retrouver ma Procure !...

Dès le lendemain de mon arrivée, " Mon Père " veut faire l'épreuve de mes talents. Une bande de négrillons jouent sous des palmiers élancés. [illegible] sans doute ? ...Les voilà qui s'abattent autour du Père comme une volée de moineaux, sautant, piaillant. Quel bruit ! J'en ai des crispations dans tout l'organisme.

" Père, Père Curé, donne-nous des perles, du sel... montre-nous... "

Mon apparition coupe le fil du discours. Le Père sourit :

“ Précisément, j'ai quelque chose de beau à vous montrer. Voyez ! ”

Toute la marmaille me contemple bouche bée. Un petit doigt noir s'enhardit jusqu'à me tâter.

“ Ça, Père Curé, ça, vilaine boite ! .

“ Ah ! par exemple, jeunes drôles, plus de respect, s'il vous plaît.

“ Eh bien ! vilaine boite va faire belle image. Allons, toi, Isenga, le plus grand, au fond, bien droit ainsi ; toi là, devant... oui, mets ton beau chapelet autour du cou... Recule, on ne voit pas Joseph... attention ! ”

Intrigués, les moricauds se sont laissé faire, non sans ouvrir des yeux grands comme des portes cochères.

Le moment psychologique est arrivé... Je m'étale majestueusement, un "Oh!" général accueille l'opération ; je braque mon



[illegible] leur hutte

œil, je vise... Rien d'amusant comme les minois terrifiés qui se reflètent dans ma lentille. Celui du coin a déjà un pied en position

de fuite..., les deux petits se tiennent par la main, le grand se cache le visage de son bras replié. Ah ! si mes confrères d'Europe me voyaient. Ils n'ont jamais eu de pareils sujets à croquer, eux !... Cela vous pose !

Tout est prêt. Clic !... Le Père charge l'objectif. C'est assez, éclipse totale !... qui s'aplatit sur le sol, qui se dissimule derrière un tronc d'arbre, qui grimpe au premier dattier venu ; les autres sont déjà loin... Allons bon ! j'en suis pour mes frais, et dire qu'en Europe, les plus illustres personnages estiment un honneur d'être croqués par Kodak ! Autre pays, autres mœurs... Quand les moricauds me connaîtront, ils me supplieront à deux genoux de " les croquer. " Je ne dis pas que j'y consentirai, on sait ce qu'on vaut !

* * *

" Quelques jours après le Père m'apostrophe :

" Allons, mon Kodak, à l'œuvre ! je vais aujourd'hui te donner autre chose que des négrillons à croquer. "

Nous marchons... Tiens, des arbres... des arbres comme je n'en ai jamais vu dans la province de Québec. Cela ressemble un peu à des plumeaux fantastiques. Et cet autre ! Quatre hommes en étendant les bras ne suffiraient pas à entourer le tronc ! On voit qu'il y a de la place à revendre en Afrique ; chez nous, on vit dans des boîtes à conserves, et avec la crise des loyers, c'est encore cher !

Me voilà en position de manœuvre. Quoi ? Qu'est-ce qu'il faut croquer ?... cette bicoque de deux sous ? pas possible ! Et la dignité

professionnelle ! mais le Père tient bon et avant que je sache où j'en suis, je croque. La pointe sèche m'égratigne... L'opérateur écrit au guichet des renseignements. Que peut-il bien écrire ?... Il épelle : " Niagosika, l'église."

Une église ? ça ? Par exemple ! Ma véracité est universellement connue, mais non, cette fois, jamais on ne me croira !... Devrait-on par hasard, renoncer même à sa réputation quand on est missionnaire ?

Pénétrons ! quelle pauvreté ! Murs de terre qui certainement laissent pénétrer la pluie. Dans le fond, un autel branlant — encore un mystère de caisses, sans doute !... — recouvert d'un vieux drapeau de la Croix-Rouge. Mais que vois-je là, dans l'angle ? Ai-je la berlue ? Noël est passé depuis longtemps ! Et pourtant,

oui, c'est bien une crèche qu'ils ont voulu représenter. Mais quelle crèche. Voilà de l'inédit ! jamais je n'en ai croqué de pareille. A droite de l'ENFANT JÉSUS couché sur un lit de fougères, veille une Vierge de Lourdes ! Saint JOSEPH tenant par la main un autre ENFANT JÉSUS d'une douzaine d'années lui fait pendant. L'église est déserte, seule une lumière rouge vacille. Le Père s'agenoullle, puis avec respect, je croque !...

* * *

Une " excursion " se prépare encore, semble-t-il, et naturellement je suis de la partie... Une grande heure sous le soleil ! A ce régime, je ne ferai pas de vieux os sous les tropiques. Un village : rien que de grands parasols de paille sur des pieux. Décidément, c'est la mode.



Deux amis.

Les grandes herbes s'écartent, joli tableau ! une école sous les manguiers, c'est à croquer. Ils sont trente peut-être, groupés dans le plus artistique désordre. Au fond, se détachant sur le massif de bambous, la haute silhouette du catéchiste. Mais allons-y prudemment, ceux-ci

pourraient s'enfuir encore. Le Père prend des précautions oratoires.

“ Bonjour, mes enfants.

— Bonjour, mon *Pélo.*

— Alors, on est sage ?

— Oui, mon *Pélo.*

— Eh bien ! ne bougez pas. Vous voyez ma boîte ?... Le Père va faire : clic, et les petits Noirs seront faits en images ; on les enverra aux petits frères blancs et eux donner *chicwanegu,* sel, riz et beaucoup *matabiches.*”

Le discours produit un effet surprenant.

“ Ça, mon *Pélo,* bon beaucoup !

— Alors, pas bouger !... ”

Je profite de l'heureuse disposition et sans crier gare, je croque.

Dois-je l'avouer ? J'ai visé droit le petit planton qui expie quelque peccadille au millieu de l'assemblée.

Mais aussitôt que le Père me replie selon le rite, voilà tous les diablotins suspendus à ses bras, le tirant, l'étouffant.

" Laisse voir à nous images de tes enfants noirs ! laisse voir !..."

Ma parole, ils sont expéditifs !... Croient-ils par hasard que je dérogerai à mes habitudes en leur honneur ? Au fond, ce n'est pas l'envie qui m'en manque, ils sont si drôles, ces moricauds, ils m'intéressent.

Cette fois, " mon Père " m'emmène chez



Ne bougez plus, je croque !

un chef qui nous attend, paraît-il. A notre approche, tous les naturels accourent : Sa Majesté elle-même en entendant les exclamations de ses sujets sort de son palais. Mon missionnaire me présente et propose au chef de faire son portrait. Celui-ci, très flatté au fond, minaude.

Mais mystère ! le voilà qui file à l'anglaise.

" Il va chercher une de ses femmes " dit l'un des assistants.

Par diplomatie, mon maître attend. Au bout d'un instant, notre chef reparaît. Des " Oh ! " admiratifs d'une part, des " Ah ! " désappointés de l'autre, accueillent son apparition. Hélas ! le beau pagne multicolore, les plumes, les colliers les amulettes, ont disparu ; un pantalon européen couvre une jambe jusqu'au genou, l'autre jusqu'au talon ; une fibre de coco encore brute, [illegible]t de bretelle ; un faux-col en celluloïd — qui fut blanc, dit l'histoire — une cravate rouge et une plaque de bicyclette au N° 10,567 en guise de croix de guerre flamboie à l'extrême pointe de la cravate, faute de revers de veston. Pour compléter le costume un chapeau, jadis

haut-de-forme. Ensemble déplorable ! J'ai une folle envie de rire, — d'ailleurs il est trop tard pour reculer : clic, clac ! ça y est ! Encore un qui passera à la postérité !

* * *

Qu'est-ce ? Un village abandonné ? Pas un cri d'enfant pas une silhouette entre les palmiers. Ah ! un cadavre ! Non, le squelette a levé la tête, il se ranime à l'approche du Missionnaire.

" Père de la prière, donne-moi du tabac. "

Le bras tendu retombe sans force.

" Père de la prière, rends-moi la vie, tu vois qu'elle s'en va. " Et le pauvre être montrait sa poitrine osseuse.

" Père, tu m'as promis que je serais un jour enfant du *Nzambi.* "



Le malade se ranime à l'approche du missionnaire.

Oh ! celui-ci, comment a-t-il pu se traîner si loin ? Son dos est sillonné d'une plaie profonde. Un infirmier noir est en train de le panser, il gémit :

" Père, Père, ton fils va mourir ! "

Partout les mêmes plaintes, les mêmes de-

mandes se répètent sur le passage du missionnaire. Quelques-uns ne peuvent que lever vers lui un regard presque éteint, mais toujours compris. Sur chacun il se penche tour à tour et quand il se relève, l'apaisement est descendu sur les traits ravinés par la souffrance. D'où vient à ces malheureux pareille sérénité en face de la mort ?

Encore un groupe, le dernier. Quoi ? des chaînes ? précaution nécessaire, hélas ! Cependant les forcenés, calmes à cette heure, écoutent docilement le Père. Pour ceux-ci, le missionnaire redouble de sollicitude, de compassion.

" Pauvres dormeurs, soupire-t-il en s'éloignant enfin, le mal leur a fait perdre la raison. "

Dormeurs, a-t-il dit ? Je comprends ! Ces

Noirs sont des victimes de la maladie du sommeil, cette terrible mangeuse d'hommes, comme je l'ai quelquefois entendu nommer. Et moi, je passe au milieu de ces souffrances, impuissant, insensible en apparence, je ne puis que " croquer, " mais du moins, je croque avec toute ma pitié.

" Allons, mon Kodak, nous enverrons tout ça à nos amis du Canada, et à nous deux, nous les sauverons ! Voilà du bon ouvrage, " murmure le missionnaire en me repliant.

Je me sens ému. Non, me dis-je, jamais on ne pourra croire là-bas à une telle misère, il faut l'avoir vue ! Heureusement que je suis là pour en fournir les preuves !

Après ces horreurs, la hutte me paraît une oasis, mais la pensée des dormeurs m'obsède. Ils

défilent, défilent devant moi sans interruption... Bon ! que vois-je maintenant ? des varioleux. Oh ! ces pustules ! Pauvres gens, comme ils se plaignent ! Seuls des infirmiers noirs encore, rudes et malhabiles, pour prendre soin d'eux... Bah ! est-ce que cela me regarde ? je n'aime pas les Missions, moi, c'est entendu !

* * *

De temps à autre, quand le ministère lui en laisse le loisir, " mon Père " s'assied devant la caisse-bureau et il écrit. A ces moments-là, la plume vole noircissant des rames de papier. Que peut-il bien griffonner ainsi des heures durant ? A dire vrai, l'écriture m'intéresse fort peu : tant de vilains hiérogryphes pour expliquer des choses que je démontre en cinq secondes.

Tiens ! une adresse en gros caractères : "Révérend Père X... *Rédacteur en chef de l'Echo de la Brousse.*



L'heure du courrier pour le missionnaire.

J'y suis ! Des articles pour la *Revue* : la grande pitié du continent noir, les enfants, les dormeurs, les malheureux de toutes sortes !... C'est leur plainte qu'il traduit pour ceux du Canada !

Ce soir, le Père paraît spécialement en verve : le front se penche plus bas, l'œil devient plus ardent. Mon missionnaire ! je le sens tendu de toute la force de son être pour jeter plus vibrant son cri d'appel ! Les heures passent, il écrit toujours... L'aube va paraître... Un dernier grincement de la plume... c'est fini !...

Maintenant, il retire des photos d'une large enveloppe ; l'une après l'autre il les regarde longuement. Mais oui, ces vues je les reconnais, ce sont les miennes et... passables, pour être modestes. Celle-ci est bien pâle : sa voisine, par contre, est surexposée. Soyons juste, il y en a entre les deux.

L'une après l'autre, mes productions vont rejoindre le volumineux manuscrit à l'adresse de *l'Echo de la Brousse*. Celles-ci ne figureront

sûrement pas à la première page d'un album-réclame, comme mes chefs-d'œuvre de jadis. Que peut-on faire avec un outillage incomplet ?

* * *

Cérémonie de baptême des enfants dans la chapelle-hangar. D'avance, le Père m'a trouvé une position stratégique tout à fait avantageuse. Kisasi, le *boy* du missionnaire, sera l'opérateur d'occasion. Ce garçon m'est antipathique au plus haut point. Ne l'ai-je pas vu un soir fouiller en détail la bibliothèque de son maître ? Que pouvait-il bien chercher là ?... Et dire que je ne puis pas le dénoncer !

Il s'agit pour le moment de lui apprendre à faire mouvoir le déclic.

" Regarde, Kisasi, tu appuies ton doigt ici,



Le missionnaire apprend à son *boy* à faire mouvoir le déclic.

doucement, légèrement et çà y est. Essaie ! ”

Une..., deux..., trois..., les gros doigts n'y vont pas par quatre chemins. Un coup formidable, j'allais dire un coup de poing, me renverse de mon piédestal, le Père me rattrappe au vol.

“ Doucement, doucement, Kisasi. ”

On recommence. Au neuvième essai, c'est presque çà !...

Peu à peu, les chrétiens arrivent à la pauvre hutte-chapelle. Les femmes, après s'être gravement signées avec l'eau bénite, portent la main au-dessus de l'épaule droite, comme pour asperger à son tour le bébé blotti dans la hotte fixée sur leur dos.

Le Père en surplis sort de la sacristie et la

cérémonie commence. Après bien des *Oremus*, vient le moment pour les néophytes de goûter le sel de la sagesse. Je suis d'un œil amusé. Le premier néophyte, pris de terreur, disparaît dans les profondeurs de son panier ; la main maternelle tapote furieusement le fond pour faire remonter le bébé à la surface. Son voisin ouvre la bouche toute grande et savoure avec délices la pincée de sel. La troisième maman noire tend aussi sa hotte. Ici, il faut se livrer à une véritable partie de cache-cache pour atteindre le prétendant.

Pendant la cérémonie, mon opérateur n'a pas perdu son temps. Quelle avalanche ! Toutes les deux secondes, il a énergiquement poussé sur le déclancheur, — sans dérouler le film naturellement, sa science photographique ne va pas jusque-là. — J'ai croqué et recroqué !...

Bien fin celui qui y distinguera quelque chose dans ces tableaux superposés ! Encore une déception !

* * *

Oh ! les crocos ! cauchemar des voyageurs sur les fleuves d'Afrique ! Il y en avait un terrible, paraît-il, dans la région qu'il fallait traverser. On nous avait conté ses prouesses



en termes terrifiants. Précisément, nous voyagions en pirogue. Nos *boys* pagayent hardiment. Tout à coup l'un d'eux pousse un cri de terreur :

" Père, Père, c'est lui... "

" Lui ! " tout le monde a compris. Déjà Kisasi est blotti au fond de la barque, il est peureux comme une gazelle. Encore une de ses qualités que j'ai omis de mentionner !

Je me penche sur l'eau, horreur !... A quelques mètres de notre pirogue, un dos verdâtre et rugueux... Sournoisement, le monstre nage entre deux eaux. En voilà un qui est sûr de son coup, il attend simplement le moment favorable. La panique s'empare de l'équipage. L'embarcation file à toute allure, le vorace la poursuit. Il gagne du terrain. Que faire ? pas un fusil ! Un Noir de belle taille, saisit la pagaie, la tête du croco doit être ici, ce serait le bon endroit pour frapper. La pagaie se lève, s'abat avec force. Le monstre

disparaît sous l'eau, et tous nos Noirs... au fond de la barque. Un remous, la peau rugueuse, verdâtre..., mais, de mâchoires, point ! Notre terrible crocodile n'était qu'un majestueux tronc d'arbre qui pacifiquement descendait le fleuve. Le Père rit de bon cœur de l'aventure, et j'ai l'honneur de " croquer " notre croco manqué. Illustration : Joyeux dénouement d'une chasse émouvante.

* * *

Hier, croqué un pied... déjà croqué par un lion, l'os est à nu, le talon écrasé comme s'il avait passé sous les roues d'une auto. Et dire que nous ne sommes pas loin de ces aimables carnassiers !...

Une prouesse à présent : il faisait nuit noire ; un orage terrible éclate, grondements de ton-

nerre assourdissants, éclairs fantastiques, pas une goutte de pluie. Le Père me met en position et j'avale avec la vitesse de l'éclair — c'est le cas de le dire — un magnifique zigzag aux mille ramifications ! . . . Coup de maître, cela donnera du relief à la *Revue* !

* * *

Dans la forêt à un détour du sentier devant nous se dresse une croix à l'ombre de laquelle repose un missionnaire dans sa brousse. Touchant détail : une médaille de baptisé, un petit chapelet de verre bleu, étroitement liés au bras gauche de la croix. Une épitaphe plus touchante encore : " Tes enfants noirs que tu es venu arracher au Mauvais pour en faire des fils du *Nzambi*, remercient le Père ; ils pensent à toi et veulent tous aller où tu es à

présent pour te revoir. Ainsi soit-il. " Un magnifique iris de la forêt fleurissait sur le tertre, un arbre géant formait dôme de chapelle mortuaire. Le Père s'agenouille, se signe, puis je croque.

Deux pas plus loin, autre tombe : une sorte de parasol abrite des ustensiles de ménage et quelques oripeaux, un fétiche, un couteau. Encore un cliché. Saisissant contraste !...

* * *

" Dans quinze jours, dit le Père, le Vicaire Apostolique est attendu à Niagosika, c'est le cas de lui présenter un groupe nombreux de catéchumènes à baptiser. "

La nouvelle est rapidement communiquée d'un village à l'autre par le tambour indigène,



Une prière pour le cher disparu.

T. S. F. avant la lettre, et au jour dit les candidats sont rassemblés pour l'examen final. Grande excitation dans les rangs et surtout dans les esprits

Le Père entre armé d'un calepin et fait l'appel.

Une vieille femme en entendant son nom vient se placer à trois pas de l'examinateur. Celui-ci pose une question à la vieille, silence profond. Sans attendre la réponse qui ne vient pas, je croque la prétendante. L'examen se poursuit avec plus de succès chez les jeunes et me fournit quelques bons clichés.

Il faut aussi décorer le village, les chrétiens s'y mettent avec ardeur.

De la hutte ou je reste seul, j'entends les cris, les appels, les coups de cognée. Enfin, voici mon tour de travailler. Le Père me transporte sur les différents chantiers. Croquons, mais quoi ? un arc de triomphe, s'il vous plaît, et pas banal en vérité ! Voyez donc ces peaux de tigres, de lions qui flottent comme des étendards ! Deux défenses d'éléphant couron-

nent le tout. C'est sauvage et typique. Je croque...

Et les oriflammes, quelle richesse de couleurs ! Un bambin de quinze ans, un artiste, les décore. Sans broncher, il peint en vis-à-vis saint JOSEPH et... un superbe coq, genre Chantecler ! Cette autre représente Jonas et sa baleine. Le cétacé a un air de famille avec notre illustre croco ! Sur la quatrième, en regardant bien, on pourrait reconnaître un Adam noir dûment crépu et une Eve parée de toute la verroterie de la tribu !... Le serpent est d'une saisissante vérité. Rien d'étonnant, l'artiste n'a-t-il pas imaginé de coller à la bannière un de ces vrais petits serpents verts qui se promènent à la surface de l'eau et dont les enfants sont si friands !

L'église est un chef-d'œuvre. Une guirlande multicolore formée d'échantillons venus on ne sait d'où la traverse dans sa largeur. Cela s'agite à la moindre brise, on dirait un navire pavoisé. Une belle draperie rouge récemment arrivée du Canada fait un fond magnifique aux gerbes d'orchidées sauvages. Au pied de l'autel, les fillettes enfilent des perles, pour en garnir les bras du Crucifix. La Vierge de Lourdes, toujours à son poste près de la crèche, a déjà autour du cou un magnifique collier, et les petites ouvrières n'ont pas fini leur tâche !

Je croque ici, je croque là, le Père passe, félicitant les uns, encourageant les autres.

* * *

Encore lui !... C'est Kisasi, le *boy* catéchiste. Voyons, que veut-il donc ? Les pré-

paratifs ne paraissent pas l'absorber, lui ! Son air est plus insolent, plus louche que jamais. Il s'avance jusqu'au missionnaire qui s'est éloigné un moment pour réciter son bréviaire.

" Père de la prière, j'ai quelque chose à te dire.

— Parle.

— Kisasi doit te quitter.

— Ah ! et pourquoi ?

— L'ancien est malade.

— Tu ne le guériras pas, dis-lui que tu iras le voir comme chaque année à la saison des pluies.

— Père, pas possible, moi devoir partir. "

Le Père ferme son livre, et croisant les bras, regarde son interlocuteur.

Kisasi continue :

" Tu ne me donnes pas assez de *matabiches* et pièces d'argent.

— Je n'en ai pas.

— Alors mon cœur me dit d'aller là-bas.

— Bien, vas-y.

Le *boy* s'éloigne, non sans me lancer au passage un coup d'œil menaçant. Le Père se rassied pensif. " Encore un de moins, le démon de l'argent fait des victimes, même parmi nos Noirs. Heureusement que tous ne ressemblent pas à celui-ci ! Bah ! je ne le regrette pas. "

* * *

Le missionnaire vient de rentrer. A peine a-t-il eu le temps de déposer son casque, quand on frappe à la porte.

" Père..., Père !



Un [illegible] de la brousse

— Que-veux-tu ?

— Père, viens vite, une femme est malade à Yumbo, tu sais le vieille Mankosa. Viens vite, elle t'appelle.

— Où ça, Yumbo ?

— Là-bas, sous les arbres, de l'autre côté de la rivière.

— C'est bien, j'y vais, viens avec moi. "

Les préparatifs ne sont pas longs ; le Missionnaire prend la petite bourse contenant les saintes Huiles, le bréviaire ; il décroche son bâton recourbé en forme de crosse, et la haute silhouette disparaît dans la nuit.

Je reste seul, tout est calme et pourtant j'ai peur !... Les fauves, les serpents, les sauvages, les sorciers, tant de dangers m'environnent.

Qu'est-ce ?... Illusion !... le bruissement du vent dans les arbres... Non ! ici, tout près dans la hutte, quelque chose s'agite...

On a bougé, j'en suis sûr. Des pas étouffés, hésitants. Impossible de rien distinguer, si je pouvais appeler !

Une respiration bruyante... serait-ce un tigre, une panthère... Au secours ! Le Père est loin ! Personne !

Plus rien... Mais si, on frôle la planche ; qu'est-ce qui glisse vers moi ?... Oh ! le bandit !... l'assassin ! C'est Kisasi !... je reconnais sa poigne...

Avec un bond de bête sauvage mon ravisseur m'a saisi, il court...

Où suis-je ?... l'air est frais, il fait noir. De grands spectres lèvent des bras menaçants sur nos têtes, des branches me fouettent au passage... la fôret... Seule, la voix métallique

de Kisasi résonne dans la nuit, il ricane comme un diable.

“ Ah ! ah ! moi pris boîte du Père, çà bon, çà vendre beaucoup d'argent.. Kisasi riche... Ah ! ah ! ah ! ”

C'est trop fort ! Je comprends à présent... cette malade qui demandait le Père, ce n'était qu'une feinte, un prétexte pour l'éloigner... Pauvre Père Curé !... Mon Père Curé !...

La course continue à une allure folle, je suis si secoué que je n'en peux plus. Par instants, le *boy* ralentit son allure, lui aussi est à bout. Il marche à grands pas, puis reprend sa course. Quelle nuit !

Ah ! une lueur... le soleil !... Où suis-je ?... Un village se devine là dans ces brousailles...

des bruits de voix... le voleur s'arrête, se jette dans un fourré. Dans un espace circulaire, les Anciens sont réunis en palabre. Devant eux, un sorcier secoue un coffret mystérieux en criant :

“ Est-ce dans l'eau ou sur la terre ferme ? où donc s'est-on saisi de lui ?

Je ne connais que trop ces cérémonies ! Un homme est mort subitement et, suivant la coutume, on cherche, au moyen de la divination, à connaître le meurtrier supposé.

Kisasi retient son souffle. Il sait quel danger le menace s'il est découvert... Une brindille sèche craque sous son pied... Un des noirs se retourne, l'aperçoit et l'attire au milieu du cercle.

Le *boy* essaie de payer d'audace, il salue l'assemblée :

" Grands chefs, illustres anciens, que les esprits vous rendent victorieux dans la guerre ! "



Kisasi attend le moment favorable pour s'emparer du *Kodak*.

Un vieillard, sans paraître l'entendre, l'interpelle d'un ton dédaigneux.

“ D'où viens-tu ?

— Du pays de la côte.

— Qu'apportes-tu aux chefs de la tribu ? ”

Triomphalement, mon ravisseur m'exhibe à l'assemblée, parle d'opérations merveilleuses, de talismans efficaces contre toutes les maladies et affirme même la présence d'un esprit bienfaisant renfermé dans ma chambre noire. Les chefs intéressés se calment, mais le sorcier voyant son prestige entamé, lance à mon propriétaire des regards furieux. Kisasi sent son avantage et veut le mettre à profit en essayant mes talents. Réussira-t-il ? j'espère que non. Premier mouvement : il m'ouvre, c'est correct, il braque

mon œil sur les assistants impressionnés, charge l'objectif... anxieusement je suis tous ses mouvements. Hélas ! il avait donc observé. Son large doigt va au déclancheur, et ...ô douleur ! je croque...

D'une main fiévreuse, l'opérateur enlève le couvercle de la chambre noire et présente ma pellicule au grand soleil. Vivement les chefs s'approchent pour admirer. Tableau sans ombres, ni détails, naturellement ! Je ris à part moi. Croient-ils que je livre mes secrets à si bon compte ?

Le *boy* qui décidément est un garçon de ressources, déclare qu'il faut renouveler trois fois l'expérience. Trois fois même procédé, même résultat... Le sorcier tient sa revanche, il rejoint son rival :

" Grands chefs, s'écrie-t-il, cet esclave est un imposteur, vous le voyez ! les esprits ne sont pas avec lui, il attirera leur vengeance sur la tribu. "

Déjà on parle de l'épreuve du poison. Tremblant Kisasi pensant que je le compromets, me laisse glisser à ses pieds dans une touffe d'herbe sèche, tandis qu'on l'entraîne vers le village. Le sorcier, qui a tout observé, vient me ramasser quand tomba la nuit.

III

Une nouvelle période de mon existence commençait donc. Moi, Kodak missionnaire, j'appartiens à un sorcier.

Missionnaire, je puis dire que je l'étais vraiment maintenant. Que de fois, confiné dans

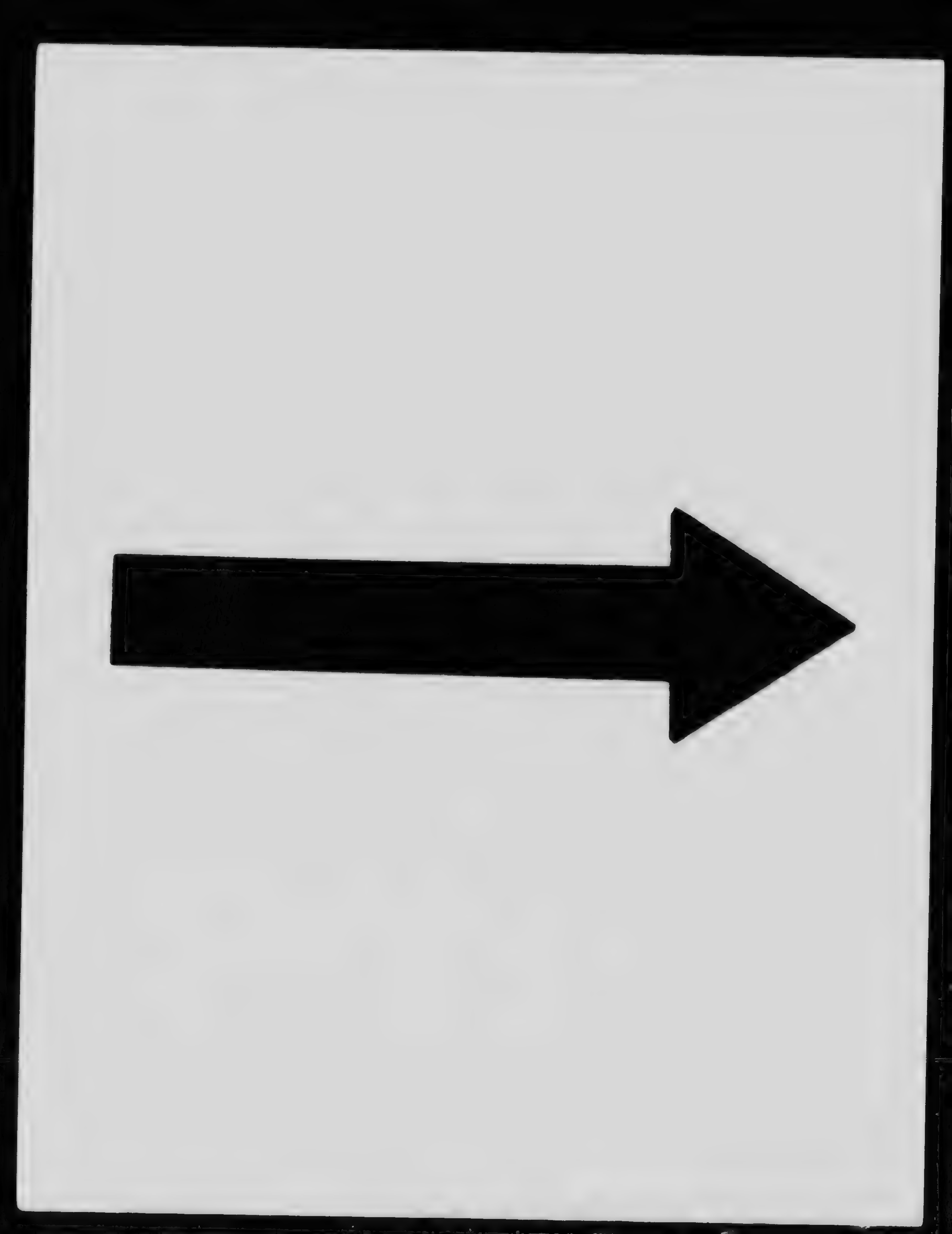
l'officine du sorcier, entouré de tous les accessoires du métier, je pensais à "mon Père", à son dévouement sans trêve, à nos longues tournées de compagnie. Certes, bien des choses qu'il enseignait à ses enfants noirs, tout Kodak que je suis je ne les comprenais pas, mais j'avais vu ces sauvages se tranformer peu à peu sous une influence mystérieuse, je sentais que l'œuvre missionnaire était grande, noble, et j'ambitionnais d'y coopérer.

Maintenant, au contraire, il me fallait à chaque instant être témoin de cérémonies charlatanesques. Les séances n'allaient pas sans quelque apparat destiné à en imposer à la crédulité des naïfs. Trônant sur une magnifique peau de léopard, le sorcier rendait ses oracles. Tantôt il s'agissait d'une belle-fille achetée à haut prix et victime d'un maléfice : cas grave, très grave,

déclarait le charlatan. Alors entonnant une mélopée sauvage, il allait chercher une horrible statuette en bois, placée sous un abri de paille au milieu d'une dizaine d'autres non moins hideuses. Avec des mots cabalistiques, il lui

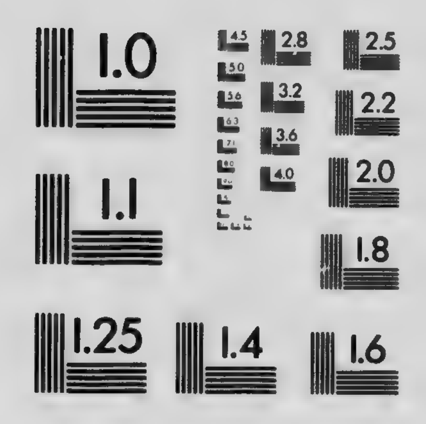


[illegible]



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





plantait dans la tête un dard aigu, puis la jetait au quémandeur debout à deux pas dans l'attitude la plus respectueuse. Inutile de dire que la guérison espérée de la belle-fille avait été largement payée d'avance. Si elle se faisait attendre, on s'efforçait de l'obtenir à grand renfort de *matabiches*.

Mon maître était célèbre, paraît-il, et la clientèle affluait : celui-ci partait en guerre, cet autre à la chasse, un troisième voulait satisfaire sa vengeance. A tous il fallait une amulette pour se concilier la faveur des esprits.

Et une semaine après l'autre, les mêmes scènes se renouvelaient, tantôt près de la case du féticheur, tantôt pendant ses excursions... professionnelles.

Un jour, un vieil indigène, chef puissant à

en juger par son " panache ", vint consulter le féticheur. Inflexible d'abord, celui-ci fait un signe négatif. Le vieux s'éloigne et quelques instants après, rapporte six poules, puis dix, puis douze. Alors seulement, le sorcier consent à parlementer. Et quand un couteau, deux balles de fusil et une autre douzaine de volatiles sont venus grossir le butin, il daigne faire un signe d'acquiescement. Je suis trop loin pour entendre le discours qui paraît des plus animés. Mais quoi ? était-ce de moi que l'on parlait ? Avec mystère le sorcier m'introduit dans son antre ; je sens un liquide chaud m'inonder tout entier. Qu'est-ce donc ? horreur ! du sang !... De loin, à travers ce voile rouge, je vois le féticheur asperger de même son client. Mon supplice ne fait que commencer. Le tyran pratique dans mon dos une légère

incision, intruduit entre la peau et la structure métallique, une petite corne, un morceau de bois, un peu de terre rouge et blanche, et le tout est maintenu par une lanière de peau détachée séance tenante de la dépouille d'un jeune lépoard.

Encore une formule mystérieuse et simulant de minutieuses précautions, le sorcier me présente au chef qui me reçoit avec une craintive vénération. La rage me monte au cœur : J'étais fétiche ! ...

* * *

A son retour au village, le chef m'avait solidement fixé au faîte de sa case ; au dire du sorcier, ma présence lui assurerait la victoire sur ses ennemis. Une épaisse couche de poussière, de sang coagulé me recouvrait, mon hor-

rible bandage me serrait étroitement. Dans les ténèbres, la peau froide d'un serpent effleurait la mienne. Danses nocturnes, scènes d'oppresssion barbare, festins d'anthropophages, physionomies infernales, étaient devenus mes visions journalières !...

Combien de temps dura cet horrible cauchemar ? A moi, il parut un siècle A la fin, plongé dans une sorte de marasme, j'en arrivai à ne plus remarquer ce qui se passait autour de moi. Un jour, le chef cessa de sortir de la hutte ; je ne m'en rendis même pas compte, mais les allées et venues des Noirs, les sacrifices qui se renouvelaient de plus en plus fréquents, de plus en plus bruyants aussi, finirent par attirer mon attention. J'appris que le vieillard ait sur sa natte en proie à une fièvre ardente, et l'on essayait en vain de con-

jurer les esprits. Tout le village était en rumeur, plusieurs fois j'entendis prononcer le mot de " Chef blanc " qui guérit...

Ah ! ce Blanc, comme je soupirais après sa venue ! j'étais si malheureux loin de lui ! Que n'aurais-je pas donné pour revoir un Blanc !

IV

Serait-ce un rêve ? Non je ne me trompe pas. Là, au fond du sentier, une silhouette blanche... ce bâton... ce sac en bandoulière... on dirait..., mais oui, un missionnaire ! Si c'était... Bon, il s'arrête, enlève son casque, s'éponge le front !... Plus de doute ! c'est lui, lui ! mon Père Curé.. c'est bien son pas un peu fatigué. Ah ! si je pouvais me faire reconnaître ! Le voici à deux pas, il entre, il est là, tout près...

J'entends sa voix grave parler de *Nzambi*.

" Tu veux vraiment la vie ? si tu veux devenir enfant de *Nzambi*, il faut renoncer à tes superstitions. "

Le vieux parle trop bas pour que sa réponse arrive jusqu'à moi.

" Bien, et du fait, à toutes tes coutumes païennes, à tes femmes, à tes fétiches. "

Une pause. Le malade hésite, il craint la vengeance des esprits, la superstition est si fortement enracinée chez ces peuples !... Enfin, après de longs pourparlers, il se décide et séance tenante, le missionnaire procède à la destruction des fétiches de la case. Le petit édifice de paille dressé devant la hutte et qui renferme le principal est abattu ; une statuette placée

dans le tronc d'un arbre voisin va rejoindre les décombres. Le Père connait les coutumes du pays, il lève les yeux vers le toit de feuilles sèches, et en arrache des ossements, une petite sonnette, un tambour. Il cherche encore. Oh ! comme je voudrais pouvoir crier : "C'est moi, ton Kodak missionnaire !..." Enfin,



Les enfants sont stupéfaits devant le Kodak.

il me voit, me saisit. Oh ! le regard étonné, joyeux ! Sans me lâcher, le Père met le feu au monceau de fétiches. Avec quel contentement, je regarde sauter la petite flamme qui dévore jusqu'au dernier fétu !

Mais le ministère du prêtre n'est pas terminé, il retourne près du vieillard et avec une dignité grave, verse " l'eau qui donne la vie " sur le front du mourant.

" Joseph, je te baptise... " Maintenant, le vieillard paraît calme, heureux même, comme mes pauvres dormeurs de jadis.

Un dernier mot d'encouragement du Père, et nous repartons. Vive la forêt, la brousse, les Noirs, les Missions ! Chemin faisant, mon maître me considère d'un air navré : " Mon pauvre

Kolik ! dans quel état ils t'ont mis. C'est à peine si l'on peut te reconnaître ! "

Piteux, je le suis en vérité ! Ma longue station sous les pluies tropicales m'a horriblement ankylosé les articulations. Me voilà sans doute rhumatisant pour le reste de mes jours !... Cependant une palpation plus sérieuse vient vite rassurer médécin et blessé. Ma blessure est peu profonde, aucun des organes vitaux n'est atteint. Si j'étais encore capable de " servir "... en croquant !... ce serait trop beau !

* * *

Où suis-je ? Le Père se déclare " chez nous ", et pourtant rien dans le paysage ne m'est familier. M'aurait-on vraiment ensorcelé ? Des briques... oui, ce sont bien des briques que ces Noirs portent sur la tête. Oh ! mais, comme

elles s'empilent. On cimente. Le mur monte, monte à vue d'œil.

" Ah ! les gars, il avance notre hôpital ! "

Notre hôpital !... serait-ce possible ?...

Et ce long bâtiment au toit de zinc ? je n'ose dire une école. Ils ont une école !... Justement une volée de petits Noirs sortent en se bousculant.

Ça, ce sont nos philosophes ou je me trompe fort, me dis-je.

Entendez-vous ?... ding, dong, ding, dong... je rêve... ding, dong, ding, dong, une cloche... Fièrement elle se balance au haut d'un modeste clocher. Plus de doute, c'est une église. Le Père entre suivi de la bande de négrillons. Oh ! surprise !... le rêve réalisé des murs solides,

un vrai autel, quatre chandeliers en cuivre, et même... un harmonium !... Inespéré !...



Un dernier mot d'encouragement avant de quitter le moribond.

Le Père a fait un signe, les petits qui chuchotaient se taisent. Au bout de quelques instants, le missionnaire les congédie du geste, tandis qu'il prolonge sa prière.

* * *

Cette fois, je le crois sans effort, cette cabane branlante, j'allais dire roulante, c'est bien le *home* d'autrefois ! Me voilà réintégré au haut de mon observatoire. Combien de temps a duré mon absence ? Est-ce hier que l'on préparait la réception de l'Evêque ?

Le Père, pour se délasser a pris une liasse de *l'Echo de la Brousse.* Chaque fois qu'il tourne la page, je reconnais une, deux, plusieurs de mes œuvres de jadis : la chapelle aux murs de terre, la paillotte où les petits Noirs s'initiaient aux

rudiments de la science.... Quelle transformation s'est opérée : l'église, l'école, l'hôpital qui s'achève !...

Pensif, le Père murmure : " A présent, il s'agit de les remercier. Mon vieux Kodak — ici un regard attendri à mon adresse — doit savoir encore son métier, il me croquera ça ! Oui, ils ont encore l'âme catholique là-bas, je le sais bien. Ils ont répondu à mon S. O. S., il faut qu'ils voient le résultat, c'est justice ! "

Ah ! l'illustration, quelle puissance ! Il y a donc une vraie vocation missionnaire pour un Kodak ? Je ne m'en doutais pas ! Mais hélas ! je me fais vieux. Croquerai-je encore longtemps ? Qui me remplacera ?... Si mes collègues du monde entier savaient le bonheur d'être Kodak missionnaire, tous brigueraient ce poste à l'envi.

Mais allons ! l'heure de la relève n'a pas sonné, il me reste encore des forces, et il y a tant de bien à faire ! Vite un film... En joue, distance, diaphragme, instantané... je croque ! ...



Souvenirs de mes catéchismes aux noirs



Souvenirs de mes catéchismes aux noirs

Souvenir de mes catéchismes aux Noirs

Vous me demandez de raviver les souvenirs de ma carrière de catéchiste ?... Impossible !

Auriez-vous, par hasard, demandé à l'un des vieux de la Vieille s'il se souvenait du temps où il faisait la guerre avec le " petit caporal ? " Ils en vivaient, n'est-ce pas ?... Eh bien !

moi aussi j'en vis encore de mes souvenirs du Congo !... Je crois toujours y être... Ecoutez :

* * *

L'assemblée est au complet : des grands, des petits, des moyens ; des hommes, des femmes ; des jeunes, des vieux ; de tout, de partout, et... du " noir, " que rien du " noir " ! Seul relief au tableau, des yeux d'une blancheur éclatante par contraste, brillants et curieux... par habitude. En les dédoublant on arrive à la centaine et au-delà. C'est imposant !

En face du public, une Franciscaine Missionnaire de Marie, comme vous et moi, je vous fais grâce de la description.

Aux murs, plus exactement " aux planches ", sont accrochées des " images qui parlent ".

Pour le moment, retirons-leur la parole, si vous voulez. A tout Seigneur tout honneur, la Religieuse debout, commence :

“ Faisons le signe de la croix... Regardez bien tous. ” La main se lève lentement et s’arrête à la hauteur du menton : “ Attention, prenez la bonne... ” Les élèves considèrent leurs deux mains d’un air perplexe.

“ Celle-ci, du côté du soleil ! ”

On a compris, les plus subtils aident les autres, et le signe est tracé sans trop de déviations imprévues.

“ A présent, recommençons en disant les paroles. Voyons, *Isenga*, la bonne !... On y est ? ”

Un tonnerre de voix plus ou moins nuancées, gronde :

“ *O Kombo na sango...* ”

C'est la leçon d'hier, pas l'ombre d'une hésitation.

“ Récitons les prières : “ *Tata na bisu...* (Notre Père). ”

“ *Maria losako...* (Je vous salue, Marie). ”

On peut continuer.

“ Vous savez, mes enfants, que *Nzambi* (Dieu). après avoir créé le ciel, la terre et les Anges qui sont les plus parfaites créatures de Dieu dit : “ Faisons l'homme à notre image. ” Remarquez bien ceci : “ à notre image” . Il ne parla pas du corps, qui n'est qu'un peu de terre, mais de l'âme, car Lui est un pur Esprit ”.

Un signe aux enfants qui tentent une avance

pacifique en rampant vers la Sœur. Le calme se rétablit.

“ ...*Nzambi* prit du *mabele* (terre), en fit un corps, mais il était sans vie, comme un *matouta* (petite élévation de terre). Il souffla sur ce corps



Une avance pacifique

de terre et lui donna la vie, l'intelligence, la volonté et le pouvoir d'aimer, toutes les qualités de l'âme qui est le souffle de Dieu. Nous sommes donc composés d'un corps et d'une âme ; que celui qui n'a pas fait entrer cela dans “ son cœur ” lève la main !...

— *Mbote* (c'est bien). Continue...

— Puis il nomma cet homme Adam, qui fut le premier père des vivants. Plus tard il créa la femme. Voyons, Boweya, j'ai dit cela plusieurs fois, raconte toi-même...

L'élève interpellé se lève et commence sur un ton de psalmodie :

" Pendant qu'Adam dormait, *Nzambi* prit une de ses côtes en forma la femme et lui donna le souffle comme à Adam.

— Dis-moi son nom ? "

Silence !...

" Voyons, qui se rappelle du nom de la première femme ? "

Un des auditeurs, prenant un air inspiré :

“ Je sais : Femme de la côte. ”

La Missionnaire réprime un sourire :

“ Femme de la côte, et pourquoi ?

“ Très facile, elle a été faite de l'os d'Adam. ”

Tout à coup, interruption opportune :

“ *Te, te* (Non, non). Les femmes de la côte sont celles qui viennent de la grande eau (bord de la mer). La première femme s'appela Eva. ”

On approuve : “ Ça bon, ça bon.

— Où les plaça-t-Il ? . . . toi, le troisième. ”

Le troisième lance d'une voix de clairon, en roulant des yeux terribles :

“ Dans un beau jardin où il y avait de beaux arbres, des fruits, des *matiti* (légumes) de toute

sorte ; cela poussait sans la houe et la chaleur du front et puis, ils pouvaient manger de tout."

Exclamation générale :

" Ça bon!... ça bon!... beaucoup. "

Satisfait de l'effet produit, le troisième se



De beaux arbres ! des fruits...

rassied. Quant à la Missionnaire il ne lui reste qu'à conclure :

" C'est très bien. Mais il y avait un arbre des fruits duquel ils ne devaient pas manger. On l'appelait " L'arbre de la science du bien et du mal, " c'est ce que nous verrons demain. "

* * *

Deux jours après, même auditoire, même Missionnaire, mêmes images, même prière.

" Qui se rappelle l'histoire de nos premiers parents ? Voyons, Yaya, raconte-moi cela. "

Yaya : " *Nzambi* avait assis Adam, premier père des hommes et Eva première femme, dans un beau jardin qu'on appelle Paradis terrestre, il y avait des palmiers, des bananiers,

des manguiers et puis des fruits *minghi* (beaucoup), bananes (*ngazi*), des *matiti* (légumes), *ionso mbote* (tous très bons). Ça poussait sans le travail de l'homme et de la femme et pour eux, mangeaient de tout et ne devaient jamais mourir. ”

De nombreux *mbote ! mbote !* (ça bon, toujours !) interrompent le brillant narrateur.



La Missionnaire : Issanga, parle.

— Il y avait encore un autre arbre au milieu, plus beau que les autres et des fruits bien meilleurs auxquels ils ne devaient pas toucher ou bien ça les ferait mourir. "

Issanga s'assied.

Une pause. L'auditoire est tout yeux, tout oreilles. Le rayon de lumière divine pénètre peu à peu dans la brousse de leur esprit. Immobiles, les mains posées sur les genoux, retenant leur souffle, ils attendent... Alors sur un ton plus grave :

" Un jour, dit la Missionnaire, Eva se promenait dans le jardin quand elle rencontra le *gnoka* (serpent). Lucifer, le mauvais, était *nzoki ngolo* (jaloux) de voir nos premiers parents si heureux et il dit à Eva :

“ Pouquoi ne mangez-vous pas de ces beaux fruits ?

“ — Le grand Chef Dieu nous l'a défendu, si nous en mangeons, “ nous mourrons.

“ — Mais non, dit le serpent, au contraire, “ vous serez savants comme Lui. ”

“ En écoutant le mauvais, le *Kissi* (poison) du mensonge, de la gourmandise, de la désobéissance et de l'orgueil entra dans son intime (conscience).

“ Ça mauvais, ” hocha de la tête un vieillard, en signe de désapprobation.

Mais les jeunes s'impatientaient : “ Alors, alors ?

— Alors Eva prit du fruit de l'arbre et elle en mangea.

— Oh ! oh ! oh !

— *O mwasi mbote te ! o mwasi mbote te !* (femme mauvaise).

— Bien plus, écoutez. Elle en donna à son mari qui en mangea aussi. "

Un cri d'indignation court sur tous les bancs.

" Comme leur intime (conscience) disait qu'ils avaient mal fait, ils coururent se cacher dans les *matiti* (hautes herbes). Mais le grand Chef DIEU les vit et dit : " Adam, pourquoi te caches-tu ? ... c'est que tu as désobéi. "

" Adam répondit : " C'est Eva qui m'a donné du fruit. "

" Eva dit : " C'est le serpent qui m'a donné le *Kissi* du mensonge. "

La catéchiste continue : " Parce qu'ils n'ont pas cru à la parole de DIEU, ils ont reçu de grands châtiments. "



Choses du Nzambi bon pour cœur noir.

De ci, de là, on relève la tête, on tend l'oreille.

" Peut-être, ils ont été vendus, hasarde une fillette, vendus au marché. "

" *Te, te,* (non, non), dit le petit enfant de chœur. Vous allez voir : Ils ont été chassés du

beau jardin ; ils ont dû bêcher le champ et avoir l'eau sur leur front pour planter le manioc ; ils ont été malades et après ils sont morts. "

" Ça très bien, *mwasi mbote te !* (femme mauvaise), s'écrie un des moyens.

— Et avec eux leurs enfants, qui sont tous les hommes comme nous.

— Ça triste !... très triste !... "

* * *

" Choses de la religion du *Nzambi* très bon pour cœur noir, très bon ! disent-ils souvent. " Oui, mais aussi : " cœur noir très bon pour choses du *Nzambi !...* "

Au cours de mes vingt années j'appris à le connaître. Ecoutez, je suis très impartiale, vous le savez.

Si l'Histoire Sainte les captive, la Vie de Notre-Seigneur vivant, souffrant comme l'un d'eux les passionne ; le récit de sa mort est vingt fois interrompu de cris d'indignation à l'adresse des Juifs déicides.

" Il a été petit comme ceux du premier banc, leurs disais-je un jour, Il a grandi, Il obéissait à sa *Mama* et à saint JOSEPH, le gardien. Plus tard, Il reçut l'eau du baptême par saint Jean-Baptiste, le Missionnaire, et le *Spiritu Santu* se manifesta sur Lui sous la forme d'un oiseau blanc. Puis Il a fait le catéchisme aux hommes de son pays qui ne connaissaient pas les paroles du *Nzambi*. "

Pas un geste, pas un mot. L'attention est à son superlatif. L'attention ?... c'est plus. N'est-ce pas déjà leur cœur qui comprend ?

“ Il était beau, très bon, guérissait tous les malades, ressuscitait les morts. Il caressait les petits enfants, Il aimait tous les hommes ! ”



Ceux du premier banc.

Les pauvres visages inexpressifs se transfigurent peu à peu.

“ Oui, le Fils du *Nzambi* nous aimait tous, les Noirs et les Blancs, et nous voulait du bien, alors les Juifs l'ont cloué sur une grande croix. ”

Au seul nom de Juifs, les exclamations reprennent :

“ Oh ! les mauvais, les mauvais !...

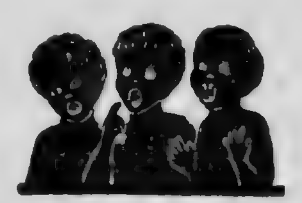
Mais “ son Cœur ” ne lui disait-il pas de les tuer tous ?...

— Son Cœur ?... aimait beaucoup les Noirs et les Blancs qu'Il appelait ses “ petits enfants ”. Aussi, pour qu'ils n'aillent pas en enfer où les diables se disputent toujours, mais dans le beau Paradis, Il s'est laissé faire et est mort en priant pour les mauvais. ”

La Religieuse se tut.

La divine figure du Maître soudainement évoquée mettait un recueillement ému dans l'âme de ces simples. JÉSUS passait. Les petits lui souriaient, les vieux courbaient la tête, ceux-ci pleuraient... tous étaient conquis à cet amour immense, hier inconnu.

“ Pauvre *Nzambi*, avoir *mpassi* (peiné). Peut-être pas aimer nous comme Blancs ?... A eux, tout donné. Pourtant nous aimer Lui. ”



Notre bouche est trop petite pour dire “fort”.

— Nous aimer Lui, ” répètent en chœur les petits.

“ Mais si, Dieu vous aime puisqu'il est mort pour vous délivrer du mauvais. Il vous a créés avec du *mabele* (terre) pour vous aimer et être aimé de vous... Puis Il vous envoie les Missionnaires de très loin pour vous le dire.

— Ça, c'est vrai.

— Vous l'aimez vraiment, *Nzambi* ?

Tous : *Minghi, minghi* (beaucoup, beaucoup), mais notre bouche est trop petite pour dire " fort ".

* * *

En voulez-vous encore ?

" Le *Santu Papa* (Saint-Père) est le grand chef de tous les chrétiens. Après lui, les premiers *Mokondji* (chefs) sont les " Monseigneurs, " les *Nganga-Nzambi,* (Prêtres) qui aident à conduire tous les hommes au ciel. Il y a beaucoup de " Monseigneurs, " beaucoup de *Nganga-Nzambi,* mais une seule Eglise. Le *Santu Papa* habite en *Mputu* (Europe).

" Tous ceux qui peuvent aller dans le grand

village de Rome, vont le voir dans son grand *chimbeck*, qu'on appelle le "Vatican."

"Peut-être y en aura-t-il parmi vous qui iront voir le *Santu Papa*.

Le rire des petits fuse au milieu du silence. Les yeux brillants se visent d'un air vif et joyeux :

"*Minou, minou* (moi, moi)," crient quelques voix.

La Missionnaire laisse passer l'avalanche.

"Il nous aime beaucoup notre *Santu Papa*, les Noirs comme les Blancs, aussi il a du *mpassi* (douleur) de voir qu'il y a encore des hommes qui ne sont pas chrétiens. Alors il leur envoie des Missionnaires. Il faut beaucoup l'aimer et prier pour lui."

* * *

Un jour, un doute cruel me traversa l'esprit. Que voulez-vous ? c'est bien permis... j'étais jeune...

Je regagnais ma " Salle " de catéchisme et chemin faisant je pensais : " Ils écoutent,



...le crocodile... le léopard.

c'est certain ; ils comprennent, c'est très certain ; ils retiennent, c'est encore plus certain. Mais voyons, le joli boniment d'un premier venu n'obtiendrait-il pas la même profession de foi ? "

J'entrai... Chut ! un remous... puis silence !... Je jetai un regard navré aux " images qui parlent ". Le croiriez-vous ? Ce jour-là elles ne disaient rien.

Je commençai donc :

" L'Eglise est la société des chrétiens qui ont un même chef, le *Santu Papa.* Pourtant les Sénégalais (musulmans) et les protestants disent qu'ils sont dans la vraie Eglise, il y en a donc plusieurs ? "

Je n'attendis pas longtemps : six de mes

disciples se disputèrent l'honneur de répondre. Voici ce que j'arrivai à saisir dans le feu de la bagarre... oratoire s'entend !

“ *Te, te,* (de ces *te, te,* j'en entends à la douzaine), ces hommes disent des mensonges. La vraie “ prière ” est celle que *Nzambi* a donnée, celle du *mokondji* (chef) qui est à Rome. Les autres ont été faites par des hommes mauvais. Ils sont tous en enfer, tous, tous !... ”

Je respirai : “ Voyons, Ngouga, explique-moi ça ?

Je vous le présente : Ngouga grand, fort, six mois de catéchisme, autrefois domestique à la Mission, manœuvre, surveillant pour le compte du Gouvernement, jardinier et... fossoyeur dans ses moments de loisir.

Ngouga prend la parole d'un air assuré :

" Nous, *bandeko* (sommes deux amis). Dire à toi, le *mokondji*, nous vouloir aller dans le grand village du *Santu Papa*. Toi nous dire :



Une pair d'amis.

" Prenez ce chemin-là toujours ; c'est le bon, vous arriverez... " mais *ndeko* (ami) prendre un autre chemin, vu le crocodile, le léopard qui ont pris lui, c'était le chemin du *molokt* (démon); moi toujours marcher dans le tien, celui de l'Eglise et bien arriver au village du *Santu Papa* ".

C'était de l'éloquence !... J'en eus les larmes aux yeux. Autour de moi tous battaient des mains en disant force " *Mbote minghi* " (Très bien). Je ne les entendis pas.

* * *

Mais le temps dont je vous parle est déjà loin. Les petits postes d'alors sont devenus de grandes villes à factoreries, banques, monuments, et même... à accidents d'automobiles. Les Missions sont pour la plupart organisées en paroisses régulières et plusieurs vicaires parfois pourvoient aux besoins religieux de la population. Mais allez donc demander à nos Sœurs Missionnaires du fond de la brousse si de semblables séances de catéchisme ne sont pas toujours vécues au pays noir !...

Elles m'en ont raconté tant et tant que mes

oreilles en bourdonnent encore. Quand j'ai quitté le Congo, nous apprenions " la prière " à nos malades des hôpitaux, des lazarets, ainsi qu'aux petits enfants. Et tenez, puisque j'en parle, cela me rappelle une histoire.

Vous les aimez, n'est-ce pas, nos bambins noirs ?

Et moi donc !... C'est court, et agile !... c'est drôle... et si to[illegible]t !

Le feuillage des manguiers servait de toiture ; dans le fond, l'or brillant du soleil se jouant dans les grandes herbes ; en avant plan, en contre-jour, en ombre chinoise si vous aimez mieux, des silhouettes de petits Noirs. On les eût crus dessinés au pochoir !.. Tous taillés sur le même patron : une boule crépue sur

de courtes épaules, un pagne glorieusement drapé, puis des pieds... eh bien !... des pieds qui avaient de terribles envies de courir. Ça et là, un profil : front saillant, lèvre gonflée, nez plat... bref ! du classique, mais du bon ! j'en réponds.



Sous les feuillages des manguiers.

Combien ? Mais quelques douzaines, ma vue est faible, et le noir décidément très néfaste au dénombrement...

La Sœur achevait la leçon de catéchisme, elle avait expliqué le mystère de la Rédemption et, pour captiver davantage l'attention de ses "ombres congolaises", suspendu le Christ de son chapelet à un jet du vieux tronc... Après le catéchisme, ce fut l'écriture, puis la Religieuse remit le chapelet dans sa poche et donna le signal du départ. Et vraiment on y allait avec entrain, quand, tout à coup, une bonne voix se fit entendre : " Eh bien ! les oisillons, on s'envole déjà ?... "

Le Père Missionnaire parut derrière une touffe d'herbes. Un signe fait rentrer les petits philosophes dans leurs bancs respectifs. C'était justement le jour de l'examen ! grave affaire !...

Le Père toussa : " Voyons, toi le premier, combien y a-t-il de Dieu ?

— Un, mon *Pelo.*

— Dieu voit-il tout ?

— Oui, mon *Pelo.*

— Entend-Il tout ?

— Bien sûr, mon *Pelo.*

— Mais au fait, où est Il le *Nzambi ?*

— Partout, répond fièrement le plus petit.

— Partout ? hem !... crois-tu vraiment ?" et le Missionnaire caressait sa barbe d'un air soucieux, " partout ? mais je ne le vois pas. " Et le Père feint de regarder à droite, à gauche, en bas, en haut.

Les enfants s'arrêtent net et, quelques-uns se rasseyent, tous réfléchissent ; leurs yeux suivent ceux du Père.

" Non, je ne Le vois pas ici, continue le



mais je ne le vois pas

Père. S'il y est, prouvez-le-moi, où est-Il ? "

Silence !...

Tout à coup un des récipiendaires lève la tête, tend le bras vers la Sœur et criant à tue-tête :

" Ah ! mon *Pelo*, je sais... dans la poche de la Sœur !... "



Tous sont ravis de la trouvaille.

“ Si, si, mon *Pelo*, dans la poche de la Sœur!... c'est pour cela que tu ne le vois pas. ”

Le Père rit de bon cœur de la théologie de ses petits paroissiens. Furent-ils admis au baptême ? l'histoire ne le dit pas. Mais le lendemain, un grand Christ était suspendu au tronc du manguier et ils furent tous bien contents.

* * *

J'avais un jeune catéchiste noir parmi mes malades et... je ne le savais pas.

Pauvre petit ! tuberculeux, rachitique, on lui eût donné huit ans, et il en avait douze.

Un jour je l'aperçus de loin, assis sur une marche de l'escalier, un livre à la main, son baton d'infirme posé près de lui. Deux marches plus haut, l'un de ses compagnons de souffrance l'écoutait attentivement. L'attitude de l'élève était si ingénue, si respectueuse à la fois que j'en fus intriguée. J'allai m'approcher, mais soudain, je m'arrêtai, émue... Des mots de vérité arrivaient jusqu'à moi !...

Le " cœur noir " avait reçu " la prière " et déjà il la donnait à son tour.

De leur lit d'hôpital, deux de nos petites

filles atteintes d'un mal qui ne pardonne pas, s'improvisèrent les petites apôtres des malades de leur salle. Elles apprenaient le catéchisme,



Le "cœur noir" avait reçu "la prière" et il la donnait.

racontaient à propos une page d'*Evangile*, récitaient les prières à haute voix.

En ce temps-là j'avais forte partie engagée avec une tête dure de féticheuse du Bas-Congo et les fillettes m'aidaient de tout leur pouvoir. Enfin, l'ennemi céda, et la malade reçut le bap-

tême. Le soir je m'approchai du lit de mes petites " collaboratrices ". Elles paraissaient bien lasses! . . .

" *Ma Melo,* me dit l'aînée, je peux mourir à présent puisqu'elle est baptisée !. . . "

En avez-vous assez ? Trop peut-être ? Excusez-moi. Vous le savez, mes " cœurs noirs " me font un peu tourner la tête et battre là, de grands " toc-toc ". D'ailleurs pourquoi me jeter la pierre ?. . . je vous connais et si vous leur aviez appris " la prière " pendant quelque vin[illegible]s, je ne dis pas que vous les aimeriez davantage, mais sûrement, vous en diriez plus long que moi sur leurs vertus.

Je leur ai parlé du " bon Dieu " c'est vrai et c'est beaucoup ; mais eux, ils m'ont donné 20 ans de bonheur missionnaire. Et cela compte n'est-ce pas ?

Le terrible sommeil
au continent noir

LE TERRIBLE SOMMEIL AU CONTINENT NOIR

L'APPARITION DU FLÉAU.

C'était en 1899. Depuis trois ans, les premières Franciscaines Missionnaires de Marie débarquées au Congo avaient rejoint leur poste, Nouvelle-Anvers. Les *chimbecks* en pisé du couvent et des œuvres s'étaient élevés près du *chimbeck*-chapelle. Déjà dans le village, on avait vu d'imposantes cérémonies de baptêmes et, à certaines grandes fêtes, plus de cinquante petites Noires s'agenouiller ensemble à la Table eucharistique. Plusieurs fois aussi, le Très Saint-Sacrement avait été porté en



Congo.

triomphe sous les arcades de [illegible], et les Noirs accourus inquiets de leur brousse s'en retournaient ravis d'admiration. Quelques chefs, anthropophages redoutés, se faisaient dès lors protecteurs et amis de la Mission.

La jeune chrétienté était riche d'espérance. En terre sauvage, un tabernacle ; et près de l'autel, une école, un catéchuménat, un dispensaire, quelles promesses de vie !... Mais à la vie chrétienne il faut l'appui solide de la croix.

La croix !... C'est alors que sur les bancs mêmes de l'école, quelques petits Noirs si éveillés, si lutins, commencèrent à languir... Le cou faisait mal..., la joie, l'entrain avaient disparu, et plus d'une fois il arriva qu'au milieu de la classe un enfant tomba, saisi de convulsions.

Au catéchuménat, les missionnaires constatèrent les mêmes faits étonnants : les yeux qui hier encore, brillaient, braqués tout grands sur le beau catéchisme en images, étaient maintenant voilés et restaient demi-clos. Des femmes parmi les plus dociles, s'irritaient pour un rien, se refusaient au travail, se traînaient nonchalamment, et un tremblement continu de la langue et des lèvres rendait leur parole inintelligible.

Un jour, un petit Noir d'une douzaine d'années, l'enfant de chœur le plus zélé de la Mission, se mit à injurier les religieuses. Il s'était procuré une arme, et avec toute la force de la démence, il visa les missionnaires. La lance partit, mais par bonheur, piqua en terre.

Le lendemain, ou deux jours plus tard,

Isafa, catéchumène de confiance, entra dans un tel état de surexcitation que pendant plusieurs jours, seules les missionnaires purent l'approcher, lui portant des remèdes.

Une nuit pourtant, l'agitation fit place à une vraie crise de folie.

“ Je veux les *Mamelo,* ” cria le Noir.

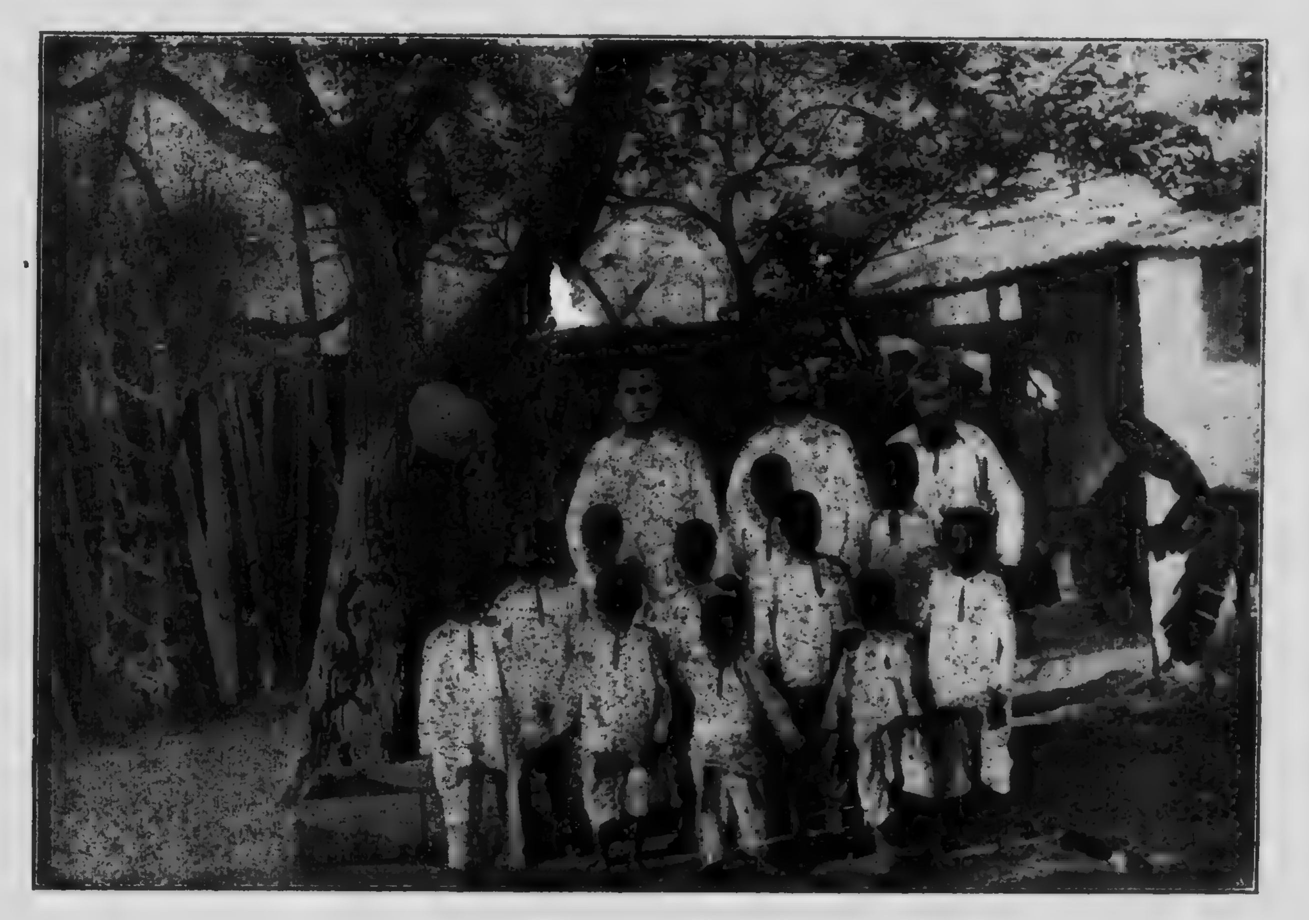
La paillotte était loin de la Mission ; on lui dit que les Sœurs viendraient au matin. ”

“ Oui, que la Mère vienne... et je la tue! ... ”

Et toute la nuit le pauvre Isafa hurla :

“ Que ma Mère vienne, qu'elle vienne donc... je la tue... ”

Le matin, à 6 h. ½, deux religieuses allaient pénétrer dans la hutte.



Enfants de dormeurs.

" Vous ici !... murmura un Noir, mais cachez-vous ! Isafa veut vous tuer !... "

Le malade a entendu. En une seconde il est sur pied, a saisi un gourdin et, bras levé, il fond sur les missionnaires. La religieuse, la vaillante Mère Marie du Bx Rizzier, n'a pas reculé :

" Quoi ! Isafa, tu veux tuer ta *Mamelo?* ... "

Le Noir s'arrêta net :

" Vous tuer ?... Moi ?... Non, non, *Mamelo,* je ne veux pas vous tuer..., mais donnez-moi du remède, j'ai mal !... "

De lui-même, le gourdin retombe, Isafa sanglotte comme un enfant :

" Non, *Mamelo,* moi... pas vous tuer... "

Cette crise de folie ne fut que passagère ; la torpeur lui succéda, puis des plaies affreuses se formèrent. Plus une plainte, mais dans ses moments de réveil de plus en plus rares, Isafa demandait qu'on lui parlât de DIEU. Deux mois après il mourait.

Et des cas analogues se répétaient, se multipliaient. Plus de doute ! Ce n'était ni de l'anémie ou les suites d'insolation ; une épidémie nouvelle paraissait, et les Blancs et les Noirs l'appelaient avec épouvante : la maladie du sommeil.

Le fléau étendait au loin ses ravages. L'année 1900 n'était pas achevée que Berghe Sainte-Marie — la florissante chrétienté que les Franciscaines Missionnaires de Marie avaient admirée à leur passage et où avant même d'at-

teindre leur but, elles avaient confié à l'ombre de l'église le cercueil d'une des leurs, morte en cours de route, — Berghe Sainte-Marie était anéantie : la terrible faucheuse avait pris ses missionnaires, tous ses Noirs !

Dans les villages, dans les bois, partout, sournoisement la trypanosomiase exerçait ses ravages : on ne la connaissait pas, comment la fuir ?... Aussi, quelles hécatombes ! D'ici, de là, on rencontrait des Noirs dormant par terre, en plein soleil. Sommeil reposant, semblait-il, mais irrésistible..., impérieux, durant parfois plus de vingt heures consécutives ! Et lorsqu'on arrachait les dormeurs à cette léthargie pour leur faire prendre quelque nourriture, ils s'éveillaient à peine et retombaient aussitôt dans leur état comateux.



Petits dormeurs.

La Mission de Nouvelle-Anvers était donc touchée à son tour. Bientôt, on compta plus de 200 malades, et pour arrêter les progrès de l'épidémie, les missionnaires dressèrent en plein bois un village-lazaret. Tous les jours, on y portait des dormeurs ; tous les jours on creusait de nouvelles tombes...

Au début de 1902, les progrès du mal furent tels que Nouvelle-Anvers s'attendait à subir le sort de Berghe Sainte-Marie. Le lazaret ne suffisait plus, les missionnaires allaient de case en case, partout des malades !...

Deux mois s'écoulèrent ainsi, deux mois de prière intense s'appuyant sur une inlassable charité ; DIEU eut enfin pitié..., le fléau s'apaisa, et peu à peu la Mission se reprit à vivre. Elle était sauvée.

* * *

Pendant que les premières Franciscaines Missionnaires de Marie arrivées au Congo essayaient par la charité d'arracher les Noirs à la mort, pendant que Mère Marie de Sainte-Waldhée, frappée à son tour, dépensait jusqu'à ses dernières forces dans les œuvres avant d'être rapatriée pour mourir en Europe, leurs Sœurs, envoyées pour d'autres fondations, notamment celle de de Boma (1897) devaient partager leurs angoisses.

Spécialement appelées d'abord pour l'hôpital de la Croix-Rouge réservée aux Européens, les Franciscaines Missionnaires de Marie de Boma n'en ouvrirent pas moins bientôt, à l'ombre de leur couvent, asile, école et catéchuménat. Elles obtinrent en outre de visiter plusieurs fois par semaine l'hôpital des Noirs, situé à une demi-heure de la ville et, en cours de route, elles ne manquaient pas de s'arrêter

dans les cases qui comptaient des malades, les amenant peu à peu à se familiariser avec les soins de l'hôpital.

Un jour, en 1902, pendant la visite des Sœurs, à l'hôpital des Noirs, on y porta une pauvre femme. Elle dormait depuis huit jours et, seule, une faible respiration accusait un reste de vie... En vain essaya-t-on de la réveiller, le coma l'emportait. Cependant, pour soutenir un peu ses forces, on fit couler quelques cueillerées de lait entre ses dents serrées. Horreur ! les fourmis attirées par ce lait bien vite coagulé pénétrèrent en masse dans la bouche de la malheureuse et lui rongèrent la gorge sans que la douleur parvînt à tirer la pauvre femme de sa léthargie.

Ce fait signalait à Boma l'apparition du fléau. Après d'autres Noirs, quelques Européens se sentirent frappés.

Des mesures énergiques s'imposaient et les malades furent isolés dans l'île des Princes.

Un soir, le Révérend Père Curé de Boma vint trouver les missionnaires à la Croix-Rouge.

“ Ma Mère, vous avez beaucoup de travail et vous êtes peu nombreuses, cependant si vous pouviez visiter régulièrement les dormeurs, ce serait bien. Le pouvez-vous ?

— Mon Père, nous y allons, DIEU nous aidera. ”

Le lendemain, 14 janvier 1903, fête du Saint-Nom de JÉSUS, deux religieuses pénétraient au lazaret. Elles y trouvèrent plusieurs de leurs catéchumènes et des parents de leurs élèves. Un grand rayon de joie passa dans le regard morne des pauvres malades. Ils

pensaient — et ne se trompaient pas — que les Sœurs, une fois venues, ne les abandonneraient plus, qu'elles seraient là pour les assister dans la souffrance, là pour réconforter leur agonie.

Elles venaient tous les jours, et formaient pour les suppléer durant la nuit ou leur absence des *boys* d'une grande bonne volonté, mais...

" Certes, l'apprentissage d'infirmier noir n'est pas l'œuvre d'un jour... Le soir, nous laissons des ordres, le lendemain matin, dans quel état pitoyable nous retrouvons les salles ! Des malades tombés du lit et ne pouvant se relever, gisent par terre ; d'autres crient ou se lamentent ; quelques-uns, frappés de folie, gesticulent et menacent.

" Le Docteur, la visite terminée, gagne au

plus vite le dispensaire où toujours une foule l'attend, nous laissant le soin de distribuer les remèdes et de refaire les pansements. Ce travail nous prend deux à trois heures, car les plaies lavées, désinfectées la veille, moins de douze heures après fourmillent de centaines et de centaines de vers ! Il nous faut ensuite réveiller l'un après l'autre les plus endormis, leur donner nous-mêmes à manger, nous assurant ainsi qu'ils ne seront pas frustrés de leur ration par un camarade.

" Combien plus pénible encore est la situation des pauvres trypanosés devenus fous et enfermés dans des cabanons ! Quelle pitié ! et que pouvons-nous pour leur venir plus en aide ?...

" Mais, ajoutait la missionnaire, si chaque

matin, il faut élever bien haut son cœur dans la perspective du spectacle et du travail qui nous attendent, la pensée de soulager un peu tant de souffrances et l'espoir de gagner des âmes au ciel nous donne courage, force et joie. Seule la voix de l'obéissance pourrait nous faire renoncer à nos visites aux pauvres dormeurs tant nous aimons notre tâche d'infirmière rehaussée par la grandeur de notre vocation missionnaire. Nous apprenons à nos malades à faire le signe de la croix, à prononcer les noms de JÉSUS et de MARIE et, en mots très simples, nous leur expliquons l'existence de ce DIEU si bon. Que de Noirs nous préparons au baptême ! que de fois aussi, dans des cas urgents, nous avons la grâce de les baptiser nous-mêmes!

" Ainsi, dans la souffrance, lève la moisson du paradis ! "

Si telle était la " moisson " de Boma, alors capitale proche de l'océan, plus grande encore était celle de l'intérieur : du Mayombe au Ruanda, de l'Ubanghi au Katanga, l'hécatombe se poursuivait et l'on calculait que si le fléau n'arrêtait pas ses ravages, en moins de cinq ans, toute la population noire de la grande colonie belge devait disparaître.

" Oh ! comme angoissante montait la prière des pasteurs qui voulaient sauver leurs troupeaux ! combien tristes, lugubre, était la plainte de ces grands enfants noirs qui s'endormaient dans les bras de la mort !

La mort ! tout le peuple congolais allait donc mourir : les enfants, les hommes dans la force de l'âge, les femmes, les jeunes filles..., et à l'instant où se levait l'aube du christianisme !...

Non ! DIEU aurait pitié de ce peuple plongé dans le double sommeil de la maladie et du paganisme ! et si pour beaucoup la mort a préparé un heureux réveil, un jour on verra la foi briller radieuse au milieu de la population noire chrétienne !

Des martyrs de la charité étaient tombés en nombre : prêtres, religieuses de diverses Congrégations. Tous avaient donné leur vie avec joie pour le salut du peuple qu'ils venaient évangéliser.

Après Mère Marie de Sainte-Waldrée, les Franciscaines Missionnaires de Marie allaient coucher dans la tombe une autre de leurs sœurs : Mère Marie-Bernadette.

Un jour, on l'emporta de sa Mission, de chez les Bangalas. Ignorant encore son mal, on croyait

qu'un séjour à Boma la remettrait d'un épuisement toujours plus accentué. Mais à Boma, les symptômes de la maladie étaient connus.

“ Cette religieuse est atteinte depuis deux ans au moins ! s'écria le médecin en la voyant, que n'est-elle venue plus tôt ? ”

De fait, il était trop tard. Les remèdes en usage alors furent sans réaction. Mère Marie-Bernadette succomba quelques semaines plus tard, le jour même de Pâques, heureuse de mourir en pays noir, pour ses Noirs...

* * *

La Trypanosomiase.

Pendant plusieurs années, l'angoisse fut intense, mais enfin la science put venir au secours



Dans les allées du lazarets.

Les bons infirmiers noirs viennent saluer le Délégué Apostolique.

de la charité, et dès lors elles travaillèrent de pair. Le microbe découvert permit de définir le mal et ses origines, et depuis lors, à peine le fléau apparaît-il dans une Mission que laboratoires, lazarets s'organisent : médecins, missionnaires, religieuses sont à leur poste.

La maladie du sommeil ou trypanosomiase humaine est, en général, inoculée par la mouche *tsé-tsé*, la " glossine palpalis ", très commune au Congo et, par excellence, mouche de rivière. Elle vit non sur les marais, mais dans les vallées plutôt encaissées où un rideau d'arbres enveloppe d'ombre et de fraîcheure l'eau à cours rapide. La mouche se pose souvent sur les pierres, au voisinage des petites cascades, ou sur les parois des pirogues et des bateaux. Elle évite les grandes étendues découvertes, mais peut voyager plusieurs lieues, ne s'écartant jamais

toutefois des rivières et des sentiers ombragés avoisinants.

La glossine se reproduit en déposant sa larve sur la terre à l'ombre. Cette larve s'enfonce légèrement dans le sol et les modifications atmosphériques lui suffisent pour éclore après plusieurs semaines. Pendant son séjour en terre, la larve est détruite si le sol est imprégné par une inondation ou soumis à l'action directe du soleil.

La glossine pique l'homme pendant le jour, le Noir plutôt que le Blanc, et l'Européen surtout à l'ombre : par exemple, sous le casque, dans la paume des mains. Elle suit volontiers les Noirs au sortir du bain, ainsi que les porteurs d'eau, et peut ainsi atteindre des villages très distants de son lieu d'origine. Non infectée,

elle produit une piqûre peu douloureuse, sans importance, mais elle s'infecte en piquant un individu malade, réservoir essentiel de trypanosomiase.

La maladie, aux symptômes non équivoques — accès de fièvre, accélération du pouls, hypertrophie ganglionnaire du cou, tremblement fébrile — se divise, au point de vue clinique, en trois périodes.

Dans la première phase, la maladie passe souvent inaperçue, chez le Noir surtout. Il est néanmoins de grande importance de l'identifier à ses débuts, alors on la guérit plus facilement. Le diagnostic ne s'obtient que par l'analyse du sang.

Dans la seconde période apparaissent les symptômes nerveux, avec fièvre. Un des pre-

miers phénomènes paralytiques qui se présente est la chute de la paupière supérieure. Le malade tient les yeux difficilement ouverts.

On constate aussi chez le malade, au cours de cette période, un changement de caractère et une grande irascibilité. Il est hébété, fatigué au moindre effort, traînant dans sa démarche ; sa figure prend un aspect triste et apathique, les paupières sont bouffies. Parfois c'est la torpeur intellectuelle, folie subite.

La chute des paupières et l'engourdissement intellectuel portent le malade au sommeil et cette tendance, très marquée le jour, contraste souvent avec une grande agitation pendant la nuit.

Le dormeur est sensible au froid. Il se couche de préférence en plein soleil, à plat par terre.



Les beaux matabiches de Son Excellence font tant d'heureux.

Son sommeil est tranquille, sa respiration régulière, son visage calme et naturel.

Dans la troisième période de la maladie, il y a somnolence irrésistible, le dormeur dort au moins 20 heures sur 24. L'amaigrissement est rapide ; des plaies se forment. Le dormeur est couché sur le dos ; la bave coule de sa bouche. On arrive difficilement à lui faire prendre quelque liquide après l'avoir fortement secoué ; mais il retombe aussitôt dans son état comateux. La mort survient généralement dans le coma qui, chez certains, dure des semaines, des mois.

Ainsi, vers 1906, se prononçait la science, au sujet de la trypanosomiase, de ses symptômes et de son évolution.

On travailla désormais en terrain connu ;

avec le courage agrandi par l'espoir, on chercha le remède. Plusieurs médicaments furent essayés, plusieurs sérums, plusieurs traitements restèrent sans résultat : la maladie continuait ses ravages. Enfin, l'*axotyl* finit par triompher. Ce remède, à base d'arsenic, n'agit que par injections, et la dose varie suivant les conditions particulières du malade.

Par la découverte de l'*axotyl*, la science arrête définitivement la marche progressive de la trypanosomiase. Partout dans la grande colonie le remède est adopté ; partout on en constate les bienfaits, le succès ; et les Noirs d'abord défiants se laissent convaincre et finalement se livrent aux Blancs qui peuvent et veulent les guérir.

* * *

AUJOURD'HUI.

Une quinzaine d'années a passé depuis cette époque où, grâce à DIEU, la science a pu opposer une barrière solide au fléau destructeur.

La trypanosomiase a-t-elle complètement disparu pour cela ? Hélas ! En pays noir, les lazarets souvent remplis attestent que la " glossine palpalis " existe toujours et que les foyers propulseurs de la trypanosomiase ne sont pas éteints. Mais si des Noirs, beaucoup de Noirs meurent encore, piqués par la terrible mouche, comment ne pas souligner aussi les grandes améliorations obtenues en ces dernières années.

Dans les lazarets, certes, les missionnaires auront toujours des mourants à veiller, des aveugles à guider, des pauvres fous à calmer,



Un merveilleux excitant.

car ordinairement, ne séjournent dans ces asiles que les malades arrivés à la troisième période du mal et qu'on apporte mourants ou dans l'état comateux. En général, ces malades n'ont suivi aucun traitement ; aussi dès les premières injections, une réaction se produit, et il n'est pas rare — le traitement achevé — de voir les trypanosés reprendre leurs occupations journalières, pour un certain temps du moins.

Dans les villages où les Noirs ne s'occupent guère des malades et n'ont pas l'idée de les réveiller pour les nourrir, les pauvres dormeurs sont abandonnés et ils restent parfois des jours sans boire, sans manger, dans l'immobilité et sans aucun soin. De là cette maigreur épouvantable qui caractérise le trypanosé et la formation de plaies atroces, d'escharres profondes.

Au lazaret, les malades sont réveillés à heure fixe ; on les secoue s'il le faut, mais régulièrement ils prennent leurs repas.

Grâce aux soins continus secondant l'action de l'*axotyl*, les religieuses infirmières ont la joie d'opérer de vraies résurrections.

Pour ne prendre que le chiffre du lazaret de Boma, sur une moyenne de 170 trypanosés soignés chaque année, les décès qui en 1921, 1922 et 1923, se comptaient jusqu'à 30 et 40, ne dépassent plus actuellement la dizaine. Inversement, le nombre des Noirs qui sortent guéris ou améliorés est plus que doublé et dépasse largement la centaine.

Parmi ces heureux " réveillés ", on aime à citer le petit Hippolyte. Il était si mal que le catéchiste de son village, sûr de voir l'enfant



L'enterrement d'un dormeur

mourir en cours de route, le baptisa avant son départ pour Boma. Lorsqu'on l'apporta au lazaret, l'enfant était dans le coma ; son pauvre corps d'une maigreur extrême n'offrait aucune résistance et la tête retombait lamentablement.

Presque sans espoir, l'infirmière commença le traitement. Le premier jour, à peine pouvait-on lui faire tomber dans la bouche quelques gouttes de liquide. L'amélioration cependant fut aussi surprenante que rapide : trois semaines plus tard, Hippolyte, mangeait sans secours, assis dans son lit. Bientôt il recommença à parler, n'émettant d'abord que des cris confus, puis articulant quelques syllabes comme les petits enfants. Il réapprit de même à marcher et quelques mois après était méconnaissable. Le regard éveillé, le pas alerte, bien que divers

symptômes révélassent encore le système nerveux fortement attaqué, il allait et venait, heureux d'aider son infirmière et de rendre service aux plus malades.

Depuis il est retourné au village, et, lorsqu'aux jours de marché, il accompagne son père à Boma, tout son bonheur est de venir saluer les *Mamelo.*

Et Sangila, la petite mourante apportée au lazaret en février ? Neuf mois plus tard, ses parents aussi heureux qu'ébahis, venaient reprendre leur enfant pleine de vie et de santé.

Et cette femme indigène ! En mai dernier, elle arrivait à l'Hôpital présenter son enfant de trois à quatre mois. Le lendemain, les infirmières reconnurent chez la mère des symptômes auxquels elles ne se trompent pas. De fait, trois jours après, une crise de folie se déclare. La

malade du sommeil est conduite au lazaret pendant que le bébé souffreteux et très anémié est confié aux Sœurs de l'hôpital.

Pendant plusieurs jours, l'infortunée ne sait même plus qu'elle a un enfant. Mais après la troisième injection, la lucidité revient, elle réclame son bébé. On le lui amène, mais elle n'a pas encore l'idée de le prendre, moins encore de le soigner. Quatre mois après, portée " guérie ", elle sortait du lazaret et quelques semaines plus tard retournait à son village avec son enfant.

A côté de guérisons de plus en plus nombreuses, il faut pourtant mentionner les cas de ces pauvres Congolais qui, après avoir commencé à "*voir noir* ", comme ils disent, deviennent complètement aveugles. C'est un des dangers de l'*axotyl*,

a-t-on dit, pour les tempéraments qui réagissent mal.

Et que dire des malheureux fous ? De Loandi qui, sans trêve, lutte contre des ennemis invisibles. De Marguerite Kibibi ? Un jour, elle se frotte



Trois qui ne dorment pas.

le visage avec des cendres, un autre avec de la chaux ; lui parle-t-on ? elle se met respectueusement à genoux. Du moins, est-elle ordinairement tranquille tandis que Jopa chante, crie ou pleure du matin au soir.

O page trop lamentable pour la poursuivre longtemps !

Préparer leurs chers Noirs au " grand réveil ", voilà la dernière préoccupation des missionnaires lorsqu'elles ne peuvent pas les guérir ! Préparation facile d'ailleurs..., n'est-ce pas un peu l'œuvre de tous les jours ? Le catéchisme, le récit de la Passion, le chemin de la Croix, l'assistance à la Messe, les chants du Salut et des processions, tout cela depuis longtemps, a développé au lazaret une atmosphère de piété et de joie. Et quand la terrible maladie pousse encore

des enfants noirs dans les bras de la mort, ils savent qu'au-delà de la vie, le *Nzambi* très grand, très bon, les attend ; ce *Nzambi* très doux dont la blanche statue est là, depuis l'Intronisation solennelle, à l'ombre des grandes palmes..., le *Nzambi* qui a dit :

" *Venite ad me*... Venez à moi... *omnes qui laboratis et onerati estis*... vous qui travaillez, mes missionnaires... vous qui êtes accablés par la maladie, *et ego reficiam vos*... et je vous soulagerai... tous. "



Table des matières